

LE PLAISIR des lectures

Nos collaborateurs ont lu...

- *Des cerisiers en fleurs, c'est si joli !*, de Marceline Claudais/D-2
- *Blizzard sur Québec*, d'Alice Parizeau/D-3
- *Mémoires d'un autre siècle*, de Marcel Trudel/D-3
- *Introduction à la poésie arabe*, d'Adonis/D-4
- *L'Hiver de beauté*, de Christiane Baroque/D-5
- *Frères de sang et Raphaël, je voulais te dire...*, de Clarisse Nicoïski/D-5
- *Georges Bataille : la mort de l'œuvre*, de Michel Surya/D-5
- Deux rééditions d'ouvrages de Louis Jouve/D-6
- *Claude Chabrol*, de Joël Magny/D-6
- *Taking the Veil*, de Marta Danylewicz/D-7
- *Temps et contretemps*, de Gaston Pineau/D-7
- *La Nouvelle Richesse des nations*, de Guy Sorman/D-8
- *La Machine univers*, de Pierre Lévy/D-8
- *Le Français et les siècles*, de Claude Hagège/D-9
- *Discours d'Oslo*, d'Elie Wiesel/D-9
- *Le Harem politique*, de Fatima Mernissi/D-10
- Trois ouvrages sur les métiers du livre/D-10
- Aimez-vous Gainsbourg ?/D-11
- *Spielberg*, de Jean-Pierre Godard/D-11
- *Les Dimanches sont mortels*, de Francine d'Amour/D-12

Montréal, samedi 21 novembre 1987

Le phénomène des best-sellers au Québec

À la recherche du pourquoi et du comment du succès de ces «petits pains chauds»

MARC MORIN

LE VENDREDI après-midi, au pavillon De Koninck de l'Université Laval, Denis Saint-Jacques, du Centre de recherche de recherche en littérature québécoise (Crelq), rassemble quelques collègues, professeurs ou étudiants, autour du phénomène des best-sellers. Depuis septembre, la réunion hebdomadaire a une préoccupation de plus : la compilation et la recension, pour la page deux du PLAISIR DES LIVRES, des ouvrages qui se sont le plus vendus la semaine précédente dans une quinzième de librairies à travers le Québec et à Ottawa.

Notre liste des best-sellers a été lancée à la rentrée dans ce nouveau cahier du DEVOIR sans que nous expliquions dans quelle mesure elle résultait d'une méthodologie scrupuleusement élaborée par M. Saint-Jacques et son collègue Claude Martin, économiste et professeur au département de communication de l'Université de Montréal.

Dans un document de travail (août 1987), M. Martin proposait une méthode de compilation hebdomadaire des best-sellers au Québec, tout en reconnaissant qu'il ne serait « pas possible de produire une liste qui reflète exactement l'état du marché ».

La notion de best-seller, on s'en doute, est née aux États-Unis, paradis de la libre entreprise et du profit. Elle est, d'ailleurs, si américaine que même les puristes de nos facultés de lettres n'ont, semble-t-il, jamais songé à traduire l'expression en français : créée en 1897 aux États-Unis, elle est apparue telle quelle dans les dictionnaires de France dès

1934. Les listes de best-sellers du *New York Times* ou de l'hebdomadaire français *L'Express*, par exemple, ont un tel effet d'entraînement sur le marché du livre que la mention « X nombre de semaines sur la liste de... » constitue un élément important de la publicité faite par les éditeurs autour de leurs titres « meilleurs vendeurs ».

« Les listes de best-sellers, écrit Claude Martin dans son document de travail, témoignent à la fois du caractère industriel de la production littéraire et de la démocratisation de la lecture. Le public lecteur exprime son suffrage par l'achat pendant que l'industrie tente de manipuler le marché en sa faveur. Or l'apparition d'un titre sur une liste équivaut à une recommandation d'achat par une revue de consommateurs. Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que les contrats d'auteurs comportent parfois des primes substantielles si un livre « fait la liste ». On ne se surprendra pas non plus d'apprendre qu'il peut être intéressant de manipuler les listes elles-mêmes, d'y introduire un titre qui ne mérite pas d'y être ».

Depuis 1982, le Groupe des best-sellers du Crelq s'intéresse au phénomène, l'objectif étant d'analyser la lecture de grande consommation au Québec et de dégager la culture commune en train de s'édifier à travers ces livres qui se vendent bien parce qu'ils répondent à une demande réelle. Le groupe de M. Saint-Jacques se penche donc non seulement sur la structure du marché du livre mais aussi sur le contenu : autrement dit, sur la recette littéraire qui fait... recette.

Dans la livraison de cet automne de la revue *Contact* publiée par l'Université Laval (« Lance... et



Le Groupe des best-sellers de l'Université Laval : de gauche à droite, Pierrette Dionne, professionnelle de recherche, Sylvie Moisan, étudiante à la maîtrise, Vincent Nadeau, professeur, Line-Andrée Mathieu, étudiante à la maîtrise, et Denis Saint-Jacques, professeur et responsable du groupe.

Les débuts parisiens d'un jeune Manitobain

Ronald Lavallée raconte dans une fresque l'errance d'un métis à travers le Canada



RONALD LAVALLÉE : « Il semblait y avoir une scission totale entre la manière dont on traitait les métis historiques et ceux qui vivaient encore avec nous, qu'on exploitait et méprisait... »

GUY FERLAND

UN PREMIER roman de 500 pages écrit par un Franco-Manitobain et publié à Paris (chez Albin Michel), ça ne se voit pas tous les jours. *Tchipayuk*, cette immense saga qui relate les déboires d'un métis exploité par les anglophones de la Compagnie de la baie d'Hudson et rejeté par les francophones du Québec lors de la révolte fomentée par Louis Riel, est une véritable leçon d'histoire qui en fera réfléchir plus d'un. C'est également un roman entraînant écrit dans une langue superbe. Mais qui est donc l'auteur de ce récit évocateur ?

Ronald Lavallée a grandi sur une ferme, à Lasalle (50 km de Winnipeg), dans une famille canadienne-française. Ce qui n'a pas empêché trois de ses quatre frères de devenir pratiquement anglophones. Il a lui-même parlé principalement l'anglais jusqu'à 20 ans, bien qu'il ait fait la majeure partie de ses études en français chez les oblates et les jésuites. Aujourd'hui, à 33 ans, il parle français comme un reporter de Radio-Canada ; ce qu'il est, du reste. Son diplôme obtenu, à la faculté de droit civil du Québec à Ottawa, il est en effet immédiatement engagé comme reporter à Radio-Canada au Manitoba, pour la radio et la télévision françaises. Mais une grande fascination le hantait : l'histoire occultée des métis.

Très jeune, Ronald Lavallée s'intéresse à l'histoire des métis. « On vi-

Les Enfants parfaits

Dans ce second roman, l'auteur aborde le problème de la manipulation génétique sous un angle inédit. Un bel adolescent de Laval tente de retrouver ses vrais parents. Il est alors plongé dans une aventure avec des ramifications à Amsterdam, Libreville, Tokyo. Partout apparaissent plus ou moins mystérieusement ces « enfants parfaits ». A paraître sous peu chez Guérin littérature qui a autorisé la publication de cet extrait.

jésuite... Mais là, c'est trop ! J'ai accepté de jouer le jeu de ses ennemis... pour mes papiers. Il faut que je récupère mon texte. Sans ma thèse, ma carrière n'a plus de sens... Il faut que j'apporte les corrections nécessaires et que je la publie au plus vite. Sinon, je suis un raté !... Vous êtes tombé du ciel ! S'il n'y a pas de hasard, il faut qu'il y ait des interventions divines !

Bruno se sentait emporté par la vague. Ça lui rappelait un rêve qu'il avait fait où le trottoir roulait sous ses pieds, les maisons défilaient, sans qu'il bouge. Le père Guénette lui apportait une tasse de thé, s'assit sur le lit et lui raconta tout ce qu'il savait des ravisseurs de Johny Assunção.

Yanantha, qu'il avait connu dans un séminaire sur les philosophies pratiques à Heidelberg, l'avait convaincu de l'accompagner à Cologne pour rencontrer

PIERRE VOYER

B RUNO était bien loin de sa chronique sportive. Cette fois-ci, le boulevard Saint-Joseph ne le conduisait pas vers le journal. Ils roulaient vers l'ouest.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! dit Bruno.

— Je m'appelle Albert Guénette. J'ai été lié contre mon gré à cette ogresse faussement allemande que vous allez retracer pour moi, pour nous en fait. Nous sommes plusieurs à vouloir lui mettre la main au collet... Vous serez très bien payés.

Bruno se sentit tout à coup pris dans ce petit manteau comme dans une camisole de force. En suivant les ravisseurs, il avait cru se lancer à la chasse au scoop, mais il se retrouvait chargé d'une mission étrange, propulsé dans une histoire dont il saisissait très mal le sens.

La voiture s'arrêta devant une imposante maison de pierre de la côte Sainte-Catherine.

— Soyez discret ! Les autres pères pourraient nous entendre !

Ils montèrent, comme deux chats, l'escalier de secours, jusqu'à la petite porte du grenier.

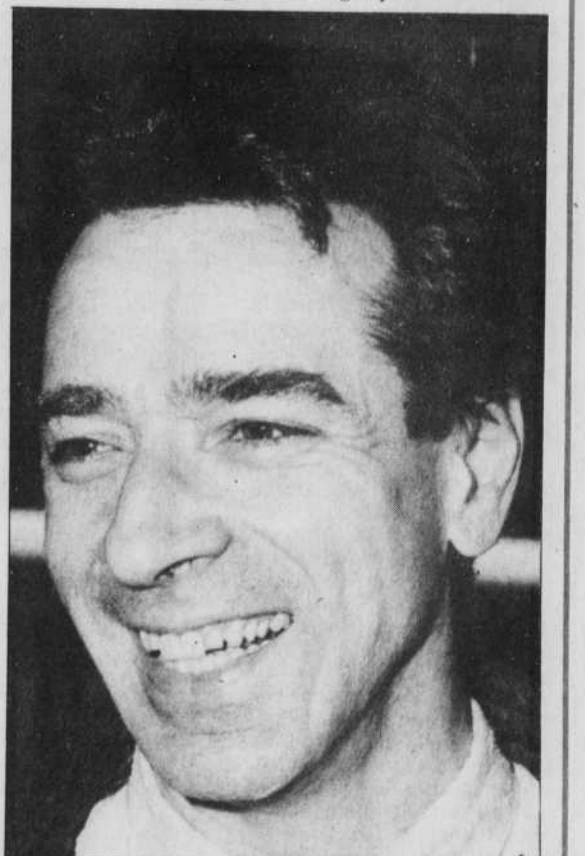
En entrant dans la chambre d'Albert Guénette, Bruno fut saisi par l'odeur : cigarette au menthol. Des centaines de livres étaient posés, ouverts, fermés, empilés les uns sur les autres, partout autour de la chambre, sur la table de lit, sur les bras de fauteuil, par terre aussi, comme si une tornade était passée par là.

— Je suis jésuite, dit le vieillard. Je me suis spécialisé dans l'Antiquité grecque. Surtout Platon ! Et c'est pour cette raison que j'ai été approché par Noémie von Klapp.

C'était trop pour Bruno ! Il se laissa tomber dans un fauteuil que le père Guénette venait de dégager pour lui. Il n'osait même pas demander qu'était cette Noémie von Klapp. Il regardait les livres sans rien dire.

— J'aurais dû me méfier, reprit le père Guénette en préparant du thé.

Quand je suis entré en contact avec elle, à Cologne, j'ai senti que ça ne pouvait pas en rester là ! Elle a tout fait à l'époque pour m'embarquer dans son bateau. J'avais beau être un esprit moderne, je restais



PIERRE VOYER, cette mystérieuse femme de science dont il disait le plus grand bien. Elle leur offrait à tous deux, le spécialiste du yoga tantrique et celui de la philosophie platonicienne, une chaire de professeur chez elle, dans un château lointain où des groupes de jeunes, appelés à participer à des expériences de pointe,

Alain Grandbois

264 p. - 16,95\$

ALAIN GRANDBOIS / LETTRES À LUCIENNE

AVEC AVANT-PROPOS, INTRODUCTION ET NOTES DE LUCIENNE

- Ces lettres d'amour d'Alain Grandbois et Lucienne nous font revivre l'histoire d'une ardente passion au début des années trente sur la Côte d'Azur entre deux êtres exceptionnels.
- Lettres intimes et déchirantes d'une idylle et de ses revers.

• L'HExAGONE

Alain Grandbois et Lucienne s'inscrivent ainsi dans les annales des amoureux célèbres : une véritable première en littérature québécoise.

Disponible en librairie dès la semaine prochaine. Réservez votre exemplaire dès maintenant.

• L'HExAGONE

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Attendez que me rappelle	René Lévesque	Qué./Amérique	(-)*
2 Probablement l'Espagne	Claude Charron	Boréal	(2)
3 Il y aura toujours des printemps en Amérique	Louis-Martin Tard	Libre Expression	(3)
4 Les Grands Désordres	Marie Cardinal	Grasset	(4)
5 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(5)
6 Des cerisiers en fleurs, c'est si joli !	Marceline Claudais	Mortagne	(6)
7 Un certain goût pour la mort	P.D. James	Mazarine	(7)
8 Emily L.	Marguerite Duras	Minuit	(-)
9 Le Miroir secret	Shirley MacLaine	Michel Lafon	(8)
10 La Maison des jours heureux	Danielle Steel	Libre Expression	(10)

Ouvrages généraux

1 Astérix chez Rahazade	R. Goscinny A. Uderzo	Albert René	(1)
2 Dieu ne joue pas aux dés	Henri Laborit	éd. de l'Homme	(-)
3 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(3)
4 L'État du monde 87-88	Collectif	Boréal	(2)
4 Sauvez votre corps	Kousmine	Laffont	(4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquins; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Des dames de fleurs

DES CERISIERS EN FLEURS, C'EST SI JOLI !
Marceline Claudais
Boucherville, éd. de Mortagne
1987, 521 pages

DENIS SAINT-JACQUES

VOICI un roman dont l'intellectuel de service à la chronique littéraire pourrait faire une de ces merveilleuses descentes sarcastiques qui resserrent les rangs des lettrés face aux injustifiables prétentions de la culture moyenne. Comment peut-on... ? Y a-t-il vraiment des malheureux qui... ? Mais si LE DEVOIR s'est donné une chronique sur les best-sellers, j'imagine que c'est justement pour éviter ce genre de facilités et pour tenter, au contraire, de jeter de la lumière plutôt que de la morgue sur le phénomène. Or Marceline Claudais en est à son troisième succès de librairie, à ce que je découvre : elle a publié aussi, en 1983, *Un jour, la jument va parler*... et, en 1985, *J'espère au moins qu'y'a faire beau !*, toujours aux éditions de Mortagne. Et sa réussite sur le marché semble se confirmer. Il faudrait essayer d'en rendre compte, d'autant que l'auteur est québécoise et fait sa marque sans le moindre appui de l'institution à laquelle, du reste, elle ne demande rien, très confiante en sa propre démarche.

La présentation matérielle permet déjà de s'orienter : photo couleur de cerisiers en fleurs sur la couverture, photo couleur de l'auteur au dos du volume accompagnée non d'une amorce publicitaire mais d'un pas-

sage significatif; 522 pages, mais de typographie très aérée (45 chapitres, 29 lignes par pages, caractère en gros points, abondance de dialogues à répliques courtes). Le principe qui gouverne ici semble être celui de la plus grande accessibilité : voilà bien un produit destiné au grand public.

L'histoire que Marceline Claudais nous y raconte a pourtant fort peu à voir avec les récits d'exotisme, d'aventure et de passions brûlantes qu'on a coutume d'attendre à cette enseigne. L'extrait, tout à fait représentatif, offert en quatrième de couverture permet, d'ailleurs, de placer la tonalité d'ensemble. Je vous en donne la chute :

« Qu'est-ce que vous faites ?
— J'installe un banc pour mieux profiter des cerisiers !
Marie-Laure jubile :
— Quelle merveilleuse idée !...
Des cerisiers en fleurs, c'est si joli !
[sic] »

Sur le bord du lac Memphrémagog, la narratrice, Mathilde, dirige un théâtre d'été tout en s'occupant d'un centre d'accueil pour femmes battues. C'est une personne d'âge mûr, divorcée, indépendante et surtout entreprenante : une optimiste adepte de la psychologie positive qui voit dans la peur le principal obstacle à vaincre pour la réalisation du bonheur des femmes. Ce n'est pas le modèle de féministe auquel on est habitué dans le champ intellectuel, mais pourquoi n'y aurait-il pas des féministes de la culture moyenne ? Et celle-là n'a certes ni le temps ni l'envie de se poser ce genre de questions : elle a à vivre et à aider. Car notre narratrice ne joue surtout pas le simple rôle de témoin de ce qui se passe autour d'elle ; sans aller, cependant, jusqu'à en faire la protagoniste, on peut l'envisager comme un pôle de l'action ou mieux encore un catalyseur.

Elle intervient, en effet, pour appuyer ou réorienter les uns et les autres avec un sens quasi inflexible de l'opportunité. Elle peut ainsi corriger des enfants mal élevés en une seule intervention ou arrêter par une réaction à bon propos une brute qui s'attaque à une femme. Mathilde ne peut, cependant, être partout à la fois et alors la violence des uns et la mesquinerie des autres donnent un sens et une nécessité à son combat. Car c'est bien de cela qu'il s'agit ici, de combat non-violent, de littérature engagée « douce » : d'un engagement qu'on voudra souvent trouver volontariste et naïf, mais certainement en accord avec des valeurs très prégnantes de l'époque actuelle. La défense des femmes contre la violence et la recherche de leur autonomie n'ont rien de réactionnaire ni de dépassé aujourd'hui, que je sache.

Et alors, on se prend à penser qu'il doit y avoir place au soleil pour un tel livre qui, au reste, semble trouver son public, quoi qu'on en pense, et qui vaut en son genre bien d'autres publications plus conformes à nos attentes habituelles. Sommes nous si loin avec ces *Cerisiers des Dames de cœur* de Lise Payette ?

En tout cas, lectrices de Nicole Brossard s'abstenir !

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 9 h 30, *Livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, dimanche entre midi et 14 h, *Reine Malo* propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 13 h, à l'émission *Rencontres*, Marcel Brisebois reçoit François Boespflug, dominicain, historien de l'art sacré, auteur de *Dieu dans l'art* et du *Credo de Sienne* (éd. du Cerf).

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain (remise à 23 h 15 si le football n'est pas terminé à 16 h).

A **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h, Bernard Pivot anime *Apostrophes*, sur le thème « Les lectures de Michel Rocard », avec les invités Georges Conchon et Pierre Nora. (Reprise le dimanche 29 novembre à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit Robert Gravel et Jean-Marc Lavergne (*L'Impro*, Léméac). (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, tous les jours de la semaine à 13 h, l'émission *Les Belles Heures* traite de littérature et de théâtre.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30, à l'émission *Textes*, Yves Boisvert lit des pages de Fernand Ouellette. L'émission est une sentation des Écrits des Forges.

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère. Chroniqueurs : Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert. Animatrice : Réjane Bouge.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature québécoise, animé par Marie-Claire Girard.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles* (science-fiction, policier, bande dessinée). Animateur : André Carpentier.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*, animé par Gilles Archambault.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Figures de la littérature italienne » (8e de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les idées à l'essai*, animé par Claude Lévesque.

— M.M.

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

« Lire c'est voyager »

COMMUNICATION-JEUNESSE, qui contribue depuis plus de 16 ans à l'essor de la littérature de jeunesse, lançait récemment une nouvelle campagne de promotion : la Sélection annuelle de livres québécois pour la jeunesse 1987. Dans cette sélection, une priorité est conservée pour les ouvrages nouveaux et les textes originaux québécois. Les critères de sélection sont : l'impression, la solidité, l'écriture du texte, les illustrations de qualité visuelle. Les valeurs proposées doivent contribuer au développement de la créativité et au sens critique des jeunes.

Communication-Jeunesse veut renforcer la valeur des titres proposés en lançant le concours « Lire c'est voyager » auprès des parents et du public en général. À l'achat en librairie d'un livre de la Sélection annuelle 1987, un coupon de participation sera remis afin d'être admissible à un tirage pour un safari visuel aux baleines lors d'un week-end à l'hôtel Tadoussac.

Communication-Jeunesse invite les libraires à participer à ce concours en rendant visible 60 % de l'ensemble de la production de livres québécois. Un grand prix spécial sera décerné à un libraire participant, tiré au sort en janvier 1988 : un billet d'avion d'Air Canada pour Paris à l'occasion du Salon du livre de Paris, en avril 1988.

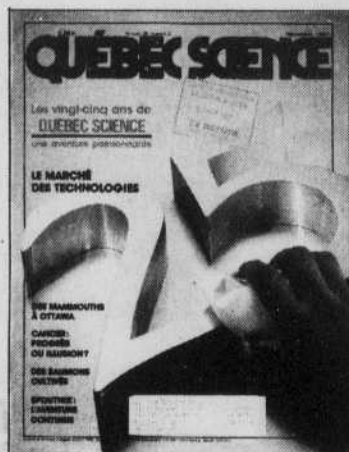
Pour autres renseignements : Communication-Jeunesse, 964, rue Cherrier, Montréal, H2L 1H7; tél. : 524-2300.

Québec-Science a 25 ans

AVEC la parution de son numéro de novembre 1987, le magazine *Québec-Science* fête 25 années de publication continue. Le premier numéro de la revue est, en effet, paru en novembre 1962. D'abord appelée *Le Jeune Scientifique*, la revue a adopté, en janvier 1970, le nom sous lequel elle est désormais connue.

« Il n'est pas un domaine de notre vie qui ne soit touché par la science et la technologie et nous avons voulu avant tout rendre accessible aux lecteurs une information scientifique souvent jugée complexe », explique le rédacteur en chef de *Québec-Science*, Jean-Marc Gagnon.

Dans le numéro de novembre, M. Gagnon rend hommage à ses lecteurs qui, grâce à leur fidélité, ont rendu possible la longévité de *Québec-Science*. Consacré en partie à ses 25 années d'existence,



le numéro de novembre 1987 de *Québec-Science* présente également des articles sur la lutte contre le cancer, les transferts de technologie, l'aquaculture du saumon, les mammouths, ainsi que plusieurs textes et chroniques d'actualité, dont un commentaire de Fernand Seguin.

Pantoute et les Africains

APRÈS ses expositions des années passées sur la littérature allemande, la science-fiction et le cinéma, la librairie Pantoute de

Québec (1100, rue Saint-Jean) s'intéresse particulièrement cet automne au livre africain. En plus de représenter l'Association des éditeurs francophones d'Afrique au Salon du livre de Montréal (kiosques 157-158), Pantoute expose, entre autres, les livres des éditions Présence africaine, qui ont publié de grands écrivains comme Senghor, Césaire et Soyinka; la collection « Monde noir/poche », chez Hatier, et plusieurs éditions remarquables du Coran, en français et en arabe, de la Maison tunisienne de l'édition.

Place aux poètes

« Découvertes-poésie-jeunesse 87 » : c'est le thème choisi par la « poète animante » Janou Saint-Denis pour la soirée du mercredi 25 novembre. Les jeunes auteurs invités sont : Carmen Basila, Danya Maisonneuve, Mordax, Laure Pelletier et René Tétreault. Place aux poètes loge à La Folie du large (1021, rue de Bleury, angle Viger - métro Place-d'Armes), tous les mercredis à 21 h.

Université de Montréal

Rien ne vaut un

CAFÉ

pour mieux écrire en français

Le CAFÉ, cours autodidactique de français écrit, est un cours de trois crédits par correspondance pour améliorer :

- orthographe
- vocabulaire
- syntaxe
- ponctuation

□ Veuillez m'expédier votre dépliant

Nom/prénom

Adresse

Ville

Code postal

Retourner ce coupon à : CAFÉ, Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A, Montréal (Québec) H3C 3J7

ouvert à tous date limite d'inscription : le 30 décembre 1987

Information: 343-7393

AUX ÉDITIONS
LIBRE
EXPRESSIONFernand
SEGUINLa bombe
et
l'orchidéeLa bombe
et
l'orchidée
de Fernand Seguin
16,95\$

«entre la bombe et l'orchidée, je choisirai la fleur; et si l'on m'accorde un choix supplémentaire, je supplérai le parti de l'homme.»

En vente dans toutes les librairies

ESSAIS

Le français
sans façon

Philippe Barbaud

La langue française est malmenée? Lisez ces cinquante chroniques et voyez à qui la faute!

15,95\$

Une vraie
rupture

Pierre Bertrand

Un livre fort et vrai sur les relations de l'homme avec la vie, avec le temps... Évolution, vraie rupture...

15,00\$

Taire
l'essentiel

Claude Blouin

Le dixième livre d'un auteur pour qui l'âme japonaise offre matière à profonde réflexion.

13,50\$

ROMAN JEUNESSE

Le secret de la
pierre magique

Madeleine Gaudreault-Labrecque

Michel Labre le héros des jeunes québécois et ses amis enquêtent à Baie-Comeau sur un étrange naufrage.

8,95\$

hurtubise hmh

7360, boulevard Newman, LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364-0323

À LIRE ABSOLUMENT



24,95\$

5198, rue St-Hubert, Mtl, H2L 2Y5, 273-6141

Un roman à la gloire de l'Hydro-Québec

BLIZZARD SUR QUÉBEC
Alice Parizeau
Québec/Amérique, 1987
468 pagesLETTRES
QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

LE TITRE du roman pourrait faire croire que cela se passe à Québec, or l'action ne nous y emmène qu'une journée. Je me demande encore pourquoi ce n'est pas « Blizzard sur le Québec », puisque c'est du pays flou qu'il s'agit, dans cette saga de l'hydro-électricité qui circule entre Montréal et le Grand Nord, de L.G-2 à la Manic, à Churchill Falls avec des crochets à Londres, Paris et Stockholm.

Alice Parizeau est une formidable conteuse. Ses romans nous aident plus appris de la Pologne, de son histoire passée et récente, que les reportages les plus fouillés. Dans *Blizzard*..., Alice Parizeau raconte l'épopée de ces Québécois qui dé-

tournerent le cours des rivières et, se prenant pour des dieux, firent dans le roc des escaliers à leur mesure pour que, du début des temps, les eaux se précipitent dans leurs artefacts, plus colossaux que toutes les pyramides d'Égypte, réchauffant leurs bungalows, leurs condos et leurs tours à bureaux, leur permettant de découper leur gigot avec un couteau électrique.

Le récit se déroule à un train d'enfer. En quelques pages, Pierre Deslille, personnage central du roman, quitte la scierie paternelle à Saint-Laurent pour entrer au DEVOIR comme commissionnaire, grâce aux accointances de Tante Lucie avec Ernest Rouleau (personnage réel), sympathique journaliste, célibataire endurci et buveur aguerri. Pierre veut écrire, et on peut comprendre sa passion de l'électricité si l'on pense que la scierie de son père en dépendait et que sa tante Lucie était la secrétaire émérite de l'adjoint de Herbert Holt, magnat de l'électricité quand le Québec était desservi par des compagnies privées, alors que l'Hydro-Québec existait déjà.

Pierre se marie vite. Sa femme meurt vite. Elle lui laisse un fils, Jean-Paul, qu'il élèvera par lui-même. Il se fera vite engager comme publiciste pour la commission chargée de la réglementation des compagnies d'électricité. Jean Lesage venu, c'est pour l'Hydro-Québec qu'il deviendra publicitaire, chargé d'aller dans les grands chantiers pour écrire des articles sur la vie de ces pionniers, brillants concepteurs d'ouvrages défiant l'imagination, obscurs constructeurs comme au temps des pharaons. Jean-Paul, fils unique de Pierre, fera Polytechnique et deviendra « hydro-québécois » comme son père. À une époque où les diplômés de Polytechnique devaient s'expatrier s'ils voulaient trouver un emploi. En Afrique, par exemple, où ils ne pouvaient pas, comme ici, faire oeuvre de titans.

Jean-Paul sera de ceux qui monteront que les « hydroquébécois » ne reculent devant rien. Ce qui est pratique, c'est qu'ayant été déçu dans son premier amour, il aura tout son temps pour le travail et le « harnachement » du « pouvoir ». Électrique,

s'entend. Son veuf de père, lui, collectionne les femmes comme les cravates et se passionne pour la politique de l'hydroélectricité. Pendant que son père batifole de femme en femme (elles ne sont pas nommées), Jean-Paul tombe amoureux de Claudette, médecin de brousse et de step-pes qui se reprochera même d'être « trop féminine ». Ils finiront bien par s'épouser, et Pierre par trouver une Française, qui a des airs de sa femme, morte si jeune.

Dans ce roman *électrificateur*, les personnages sont victimes consentantes des courts-circuits et des jeux de yo-yo auxquels les téléromans nous ont habitués. La vie étant mimétique, le mélo prend les oripeaux du drame et le tragique épuisant prend son trou.

Honnêtement, ce roman long, au style lourd et appliqué comme du béton armé — on peut comprendre que la ligne historique imposait un terrible carcan — m'a profondément ennuyé. L'Hydro-Québec, pour moi, c'est une facture. Quand j'imagine que cet argent me revient, « maître chez nous », je me sens hydroquébécois « au boutte ». Je suis donc parfaitement, si tant est qu'on puisse être parfaitement quoi que ce soit, injuste. Dès les premières pages, j'attendais les dernières : le sacage ! Ce moment où l'histoire de ce pays qui refuse les projets de société refusait la marche du progrès. J'y ai appris par la voix de Pierre que : « La démocratie est un régime qui n'est pas fait pour des primaires insoucieux de la respecter. »

Le poids de l'Histoire hydroélectrique et des personnages « réels » écrase celle de Pierre et Jean-Paul, et de ces femmes folotes qui rôdent autour d'eux. Pourtant, je connais l'oeuvre d'Alice Parizeau pour ses merveilleux personnages de femmes. Jusqu'à la jeune Jeanne de son précédent roman.

Ici, c'est une histoire de gars, dans toute sa pathétique et aveuglante ambition. Ce n'est pas l'histoire d'un pays, mais celle d'une société d'État. C'est un roman instructif que les profs d'histoire utiliseront à bon escient et les profs de français pour illustrer l'usage erroné de *sur* : « sur l'avion, sur le chantier, sur le campement... »

À lire à la chandelle.



MARCEL TRUDEL.

ans en fumée : épuration de l'art.

Contre-pied, enfin, que cette comptabilité de son oeuvre à laquelle s'adonne M. Trudel dans son chapitre « Des livres, ça rapporte combien ? ». Des chiffres qui secouent fortement l'arbre automnal des illusions !

Une histoire de l'Histoire et d'un historien construite clairement, sereinement et inévitablement pleine de silence.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

Saines tentatives

MÉMOIRES D'UN AUTRE SIÈCLE
Marcel Trudel
Montréal, Boréal, 1987, 312 pages

YVAN LAMONDE

MARCEL TRUDEL a, de fait, écrit des mémoires de deux « autres » siècles : des mémoires portant sur le XVII^e siècle et sur un « autre » siècle, lointain, le XX^e. Ce grand spécialiste de l'Ancien Régime au Canada s'est ingénié à faire voir la persistance du XVII^e siècle dans la première moitié du XX^e; et cela sans nostalgie, sans télescopage facile.

Il s'agit bien de mémoires, d'un regard sur le siècle, sur la pratique historique au Québec; mais, ça et là, le ton est heureusement celui de l'autobiographie, du regard sur la trame émotive d'un orphelin et sur l'aventure intellectuelle d'un helléniste-romancier devenu historien du Canada.

M. Trudel s'inscrit dans la lignée des professeurs et universitaires qui ont laissé des mémoires : Hertel, les dominicains C.-M. Forest et G.-H. Lévesque, Édouard Montpetit, J.-P. Desbiens; il est du groupe d'historiens du 20^e siècle qui ont récupéré leur expérience : les incontestables *Mémoires* de Groulx (sans parler du *Journal intime*), la *Chronique des années perdues* de son contemporain Guy Frégault et les mémoires — achevés ? — de Michel Brunet. M. Trudel ne les cite pas, mais il connaît les autobiographies de Chiniquy, les journaux intimes des abbés Maheux et Bégin. Il recourt aussi à son premier — et dernier — roman autobiographique, *Vézine* (1946).

Dans le style sarcastique, contenu et d'un humour serein qu'on lui connaît, Marcel Trudel nous fournit quelques clés d'enfance qui ouvrent

les portes de l'âge adulte. Le père peut liquider sa famille; le fils ne peut la liquider. Sans le code psychanalytique, M. Trudel évoque les séquelles de l'absence du père, de la famille : la séquence orphelinat-pensionnat permettra de souligner le manque et le besoin d'affection, l'absence des visages attendus au parloir, à la distribution des prix. L'homme qui écrit : « Ceux qui m'avaient fait ce que j'étais devenu ne seraient plus là pour assister à la récolte » a dû se surpasser, dépasser les autres pour être reconnu.

Autre clé : l'homme se dit « porté par instinct à prendre le contre-pied ». On est porté à le croire : renvoyé du collège, délaissant la bure franciscaine qui était un visa pour l'enseignement, l'étudiant au doctorat s'attaque à *L'influence de Voltaire au Canada* : « Et moi, à Québec, je viendrais soutenir que notre littérature s'était nourrie de Voltaire. » Il s'attaque — quasi littéralement — à l'apostat Chiniquy, Clercs et gens de droite y verront « un programme pour éblouir l'Église, et du même coup, notre belle histoire ». C'est l'époque à l'Université Laval des Beaucerons où un gros chanoine dirige la faculté des lettres, où l'on va voir le recteur à sa chambre du séminaire, où le secrétaire de la faculté — M. Trudel lui-même — « rents a horse » pour déménager le nouvel Institut d'histoire.

Contre-pied encore qui, cette fois, fait perdre pied : les autorités de l'université papale ne pardonnent pas à M. Trudel son implication dans le Mouvement laïc de langue française. Il part pour Ottawa et la main de Dieu fait brûler la remorque qui transporte son bagage intellectuel, ses fichiers, ses manuscrits. Vingt

Gallimard
au Salon du livre

Cette année, les éditions Gallimard exposent l'intégralité de leur fonds littéraire. Plus de 4000 titres! Stands 227-234 et 241-247. Place Bonaventure, jusqu'au 24 novembre.

Derrière Pie XII,
la femme la plus influente
de l'histoire du Vatican

La Popessa

PAUL I. MURPHY
ET RENÉ ARLINGTONPaul I. Murphy
et René Arlington
La POPESSA

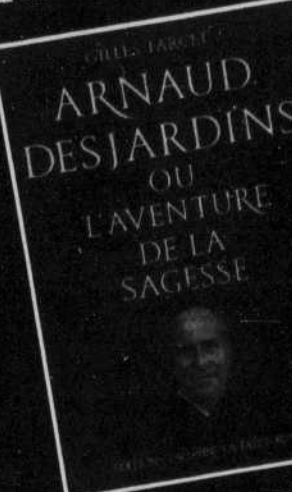
Pendant quarante ans, elle partagea l'intimité de Pie XII — et vécut dans son ombre jusqu'à sa mort. À la fois mère, gouvernante, confidente, éminence grise et censure inflexible du Souverain Pontife, elle exerça un pouvoir sur la direction de l'Église que nulle femme, avant ou après elle, posséda jamais... Bien peu d'hommes, d'ailleurs.

En librairie à 24,95\$
Ed. Lieu communLe journal de Sida
d'Alain Emmanuel DreuilheCORPS
À CORPSALAIN EMMANUEL
DREUILHEAlain Emmanuel Dreuilhe
CORPS À CORPS

« L'intelligence du propos et le grand talent d'écrivain d'Alain Emmanuel Dreuilhe font de *Corps à corps* un livre en tout point remarquable. (...) Un livre à découvrir! (Christiane Charette, Bon Dimanche) »

En librairie à 19,95\$
Ed. Gallimard/LacombeLe Québec en poésie
selon Jean Royer

Jean Royer
LE QUÉBEC EN POÉSIE
Une anthologie de la poésie québécoise à l'intention des jeunes. « Les poètes créent un fleuve imaginaire où nous reconnaissons ce qui nous change et nous relie au fil du temps. Dans le limon de ce fleuve se dessinent nos visages, s'éclairent nos gestes. »

En librairie à 7,75\$
Ed. Gallimard/Lacombe
(coll. Folio junior en poésie)La première biographie
d'Arnaud Desjardins

Gilles Farcet
ARNAUD DESJARDINS
ou L'aventure de la sagesse
Le portrait d'un contemporain soucieux de transposer dans son quotidien d'Occidental chrétien les richesses spirituelles découvertes en Orient.

En librairie à 24,95\$
Ed. La Table
Ronde/LacombeL'auteur de *La naine*
au Québec

Pierre Magnan
LA NAINE
« Sans conteste le plus beau livre de l'auteur de *La maison assassinée* et de *Les courriers de la mort*. »

Ed. Denoel Lacombe
En librairie à 19,95\$Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

Vendredi 27 novembre
de 19 h à 21 h
VICTOR LEVY BEAULIEU
Héritage
Stanké

Samedi 28 novembre
de 14 h à 16 h
MONIQUE PROULX
Le sexe des étoiles
QUÉBEC AMÉRIQUE

Mercredi 2 décembre
de 17 h à 19 h
PIERRE LEMIEUX
La souveraineté de l'individu
Puf

Vendredi 4 décembre
de 17 h à 19 h
NICOLE BROSSARD
Le désert mauve
• l'HEXAGONE

Samedi 5 décembre
de 14 h à 16 h
DENISE BOUCHER
Lettres d'Italie
• l'HEXAGONE

Samedi 12 décembre
de 14 h à 16 h
FERNAND OUELLETTE

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

SIGNATURES

LOUIS CARON
La vie d'artiste
*Au fond des mers*Samedi 21 novembre:
de 20h00 à 22h00Dimanche 22 novembre:
de 17h00 à 18h00CLAUDE CHARRON
*Probablement l'Espagne*Samedi 21 novembre:
de 15h00 à 17h00
de 19h00 à 20h00Dimanche 22 novembre:
de 13h00 à 15h00

MADELEINE FERRON

*Un singulier amour*Samedi 21 novembre:
de 20h00 à 21h00Dimanche 22 novembre:
de 12h00 à 13h00

G. FLORES PATIÑO

*Esteban*Samedi 21 novembre:
de 17h00 à 18h00Dimanche 22 novembre:
de 17h00 à 18h00FRANÇOIS GRAVEL
*Benito*Dimanche 22 novembre:
de 11h00 à 12h00CLAUDE MORIN
*L'art de l'impossible*Samedi 21 novembre:
de 14h00 à 15h00
de 18h00 à 19h00Dimanche 22 novembre:
de 11h00 à 12h00

JEAN PROVENCHER

*Les saisons*Samedi 21 novembre:
de 15h00 à 17h00Dimanche 22 novembre:
de 15h00 à 16h00

MARCEL TRUDEL

*Mémoires d'un autre siècle*Samedi 21 novembre:
de 21h00 à 22h00Dimanche 22 novembre:
de 16h00 à 17h00
de 19h00 à 20h00

Stands 370-378

BORÉAL

Quelques grisâtres lectures noires

PETITE SOEUR

Patricia J. MacDonald
Paris, Albin Michel
« spécial suspense »
1987, 284 pages

MASSACRES THAÏLANDAIS

Tony Kendrick
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2095
1987, 278 pages

LA CHAIR ET LE POGNON

Robert B. Parker
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2092
1987, 243 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

PIERRE DESCHAMPS

« LE RÊVE de tout auteur de romans policiers, depuis que le genre existe, c'est de découvrir une intrigue rigoureusement inédite », soutient Woody Allen, dans *Opus 2*. Domage que Patricia MacDonald n'ait pas partagé ce même dessein. Ce qui nous aurait épargné la lecture de *Petite Soeur*, xième mouture de l'histoire d'un jeune campagnard frustré, mythomane et dangereux, comme il se doit.

Le décor : la petite ville d'Oldham, un coin reculé du Maine. Là meurt le père de Francie et de Beth. La première est adolescente et a pour chevalier servant Andrew, un garçon de presque 10 ans son aîné. La seconde, qui habite Philadelphie depuis qu'elle a quitté la monotonie d'Oldham et l'atmosphère étouffante de la maison familiale, y revient pour enterrer son père.

Dès la première rencontre, l'animosité s'installe entre Andrew et Beth. La grande sœur veut amener Francie vivre avec elle; l'amoureux ne parle que de prendre la route jusqu'en Californie, l'élu de son cœur à son côté. L'affrontement tournera finalement au drame, le jeune dur étant de ces êtres qui mettent à mort quiconque s'oppose à eux. Mais, avant d'en arriver là, que d'ennui !

Navrant suspense où domine une psychologie de salle d'attente, *Petite Soeur* ne décolle vraiment qu'un fois le sang versé, quelque 50 pages avant la fin. Passent alors de vie à trépas le meilleur et seul ami de Andrew, sa propre mère, l'employeur de cette dernière. De manière à ce que puisse s'engager le combat singulier opposant Andrew et Beth. Ce qui rachète — mais à demi seulement — ce récit dominé par la banalité des personnages et la faiblesse de l'intrigue. Un ouvrage à ranger sous l'un des pieds de la table bancale sur laquelle s'entassent déjà tous les chefs-d'oeuvres de la littérature policière.

*** Dans *Massacres thaïlandais*, Marcus, un fils vertueux d'Atlanta, veut venger la mort de son équipier. Pour ce faire, il usurpera l'identité d'un truand — Boyd Dubin — qui a récemment passé l'arme à gauche. Engagé par un riche homme d'affaires londonien (ce qui vaut au lecteur l'énumération de tout ce qui compte dans le commerce des vêtements et accessoires de grand luxe), Marcus-Dubin se fera convoyeur de drogue en Asie du Sud-Est. Cargaison : \$ 50 millions d'héroïne, à acheminer de Birmanie à Londres, via Hong Kong et New York.

Dans cet honnête thriller où triomphent l'honneur et l'amour, les renversements de situation et les capri-

ces érotiques du riche Londonien font rapidement oublier les excès d'in vraisemblance auxquels se livre l'auteur. Habile construction narrative, l'aventure de Tony Kendrick se présente comme un kaléidoscope de micro-récits à logique variable. Ainsi le veut l'après-James Bond et l'influence du cinéma sur la littérature de masse.

*** Tout au contraire, *La Chair et le pognon* ne souffre pas de soubresauts structurels. Ici, la faille est au niveau de l'histoire même. À croire que Robert B. Parker a gardé pour lui (à moins que ce ne soit un fait de traduction) de nombreuses parties d'un texte premier, autre, plus complet que celui qu'offre la « Série noire », tant le déroulement narratif revêt les habits d'une intrigue en discontinu qui n'aurait pas su quel lieu suivre.

April Kyle, prostituée, a disparu. Une ancienne de ses maquereilles s'en inquiète. Aussi charge-t-elle un détective new-yorkais de la retrouver. Ce détective n'est nul autre que Spenser, celui-là même qui, autrefois, lui avait « présenté » April ! Sur sa route, Spenser rencontre Ginger, une autre horizontale. Elle lui apprend beaucoup de choses sur April, avant que de décevoir, faute d'avoir satisfait pleinement un client. Le détective se met alors en frais de démasquer le meurtrier de Ginger. Quand il y sera parvenu, April réapparaîtra, comme par enchantement.

Seul mérite de ce polar aux allures de leçon de morale : deux histoires pour le prix d'une, avec en prime des zones d'ombre où le lecteur pourra longtemps encore promener sa curiosité. En somme, un livre dont vous êtes le héros, cher lecteur. Un héros en forme de poire !



Un Lear nippon

UN ARTISTE DU MONDE FLOTTANT

Kazuo Ishiguro
traduit de l'anglais
par Denis Authier
Paris, Presses de la Renaissance
1987, 232 pages

ODILE TREMBLAY

KAZUO ISHIGURO se défend bien d'écrire un roman japonais. Il est vrai que cet auteur, né à Nagasaki neuf ans après l'apocalypse, vit en Angleterre depuis son âge le plus tendre et qu'il s'exprime dans la langue de Shakespeare, mais seul un Oriental pouvait créer l'ineffable climat d'envoûtement qui s'exhale d'*Un artiste du monde flottant*.

Dans le Japon d'après-guerre, les générations montantes conspuent les « traitres » qui ont mené le pays à la ruine et c'est sur cette trame de fond qu'apparaissent les traits d'abord flous du personnage central, Masuji

Ono. À première vue, on peut difficilement comprendre comment ce peintre vieillissant, autrefois honoré, est devenu pour ses filles un roi Lear en butte à leurs moqueries. Pourtant, peu à peu, par délicates petites touches et grâce à des retours en arrière dans le passé du vieil artiste, une lumière diffuse apparaît. Ce peintre dont nulle toile n'orne les murs de la maison à jadis mis son oeuvre au service de la propagande nipponne. Désormais honni, isolé, refusant de se suicider comme un grand nombre de ses pairs, il voit son monde flottant, sa vision de l'art et de la vie attaquée de toutes parts. Ce livre se veut une réflexion sur le rôle de l'individu ballotté dans la tourmente des bouleversements sociaux. Qui a raison ? Qui a tort ? L'ancien nationaliste ou la jeunesse éblouie par le modèle américain ? Avec une infinie subtilité, et une politesse toute nipponne, l'auteur nous fait la grâce de n'y point répondre.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

NOUVELLES

Daniel Poliquin, *Nouvelles de la capitale*, Québec/Amérique, 135 pages.

DANIEL POLIQUIN est véritablement un écrivain. Dans ses neuf nouvelles bien ficelées, il rapporte des anecdotes, des histoires entendues et des souvenirs de son enfance. Il mêle adroitement langage parlé et narration, dans un style simple. Dans presque chaque nouvelle, l'humour côtoie la nostalgie. Daniel Poliquin connaît l'art d'amener les récits à leur fin avec un maximum d'effets et un minimum de moyens. Une constante se dégage de ces courts récits : la présence envahissante de l'anglais dans la communauté francophone de la capitale.

JUDITH C. BROWN

Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne

Toscane, XVII^e siècle



Gallimard

LESBIANISME

Judith C. Brown, *Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne, Toscane, XVII^e siècle*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 216 pages.

C'EST en fouillant dans les archives d'État de Florence que l'auteur de cet essai est tombée sur cette inscription : « *Papiers relatifs à un procès contre sœur Benedetta Calini de Vellano, abbesse des Théatines de Pescia, laquelle se prétendait mystique et se révéla femme de mauvais renom.* » En poursuivant ses recherches, Judith C. Brown s'aperçoit que ladite religieuse aurait bénéficié de visions et de célestes faveurs et qu'elle commençait à se faire connaître dans le peuple avant sa condamnation. Benedetta aurait donc pu constituer une menace pour l'autorité de l'Eglise. Tous les doutes sont alors permis. Un document exceptionnel sur l'homosexualité féminine de ce temps et la loi qui la sanctionnait.

OULIPO

Jacques Roubaud, *L'Enlèvement d'Hortense*, éditions Ramsay, coll. « Mots », 287 pages.

UNE HISTOIRE abracadabrante de meurtre, d'enlèvement et d'imbroglis de toutes sortes. On joue à cache-cache avec les mots, les chiffres et les noms. Jacques Roubaud, grand mathématicien devant l'Éternel, poète et membre de l'Ouvroir de littérature potentielle, s'amuse à nous dérouter dans ce polar pas comme les autres. Le lecteur qui a l'avantage d'avoir l'esprit vif, de connaître les mathématiques, la littérature, et d'avoir lu *La Belle Hortense* y retrouvera peut-être ses esprits. Pour les autres...

LITTÉRATURE

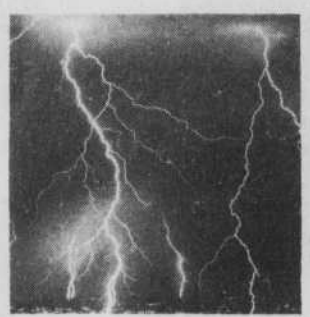
Nicole Brossard, *Le Désert mauve*, L'Hexagone, coll. « Fictions », 228 pages.

IL Y A d'abord un premier récit, « Le désert mauve », de Laure Angstelle, publié aux éditions de l'Arroyo. Ensuite, il y a le journal de travail de Maude Laures qui en fait la traduction. Finalement, il y a la traduction proprement dite du récit de Laure Angstelle qui paraît aux éditions de l'Angle sous le titre *Mauve*.

Nicole Brossard

Le Désert mauve

Roman



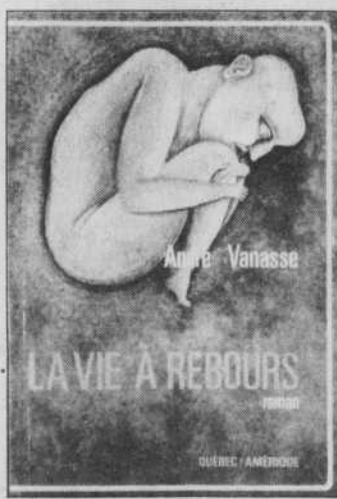
• l'Hexagone

L'horizon. A travers tout cela, dans les interstices des mots et des phrases, la vie s'incruste et le réel s'intègre dans la fiction. « Traduire, dit-elle... »

BIOGRAPHIE

Françoise Sagan, *Sarah Bernhardt. Le rire incassable*, Robert Laffont, coll. « Elle était une fois... », 246 pages.

EST-CE un livre sur Sarah Bernhardt par Françoise Sagan ou un livre sur Françoise Sagan par Sarah Bernhardt ? Peut-être les deux. Dans un échange de lettres, on apprend à la grande actrice sans les oripeaux qui la parent habituellement. Ni glorification, ni attaque sournoise, mais une tentative singulière d'aller aux plus intimes secrets de Sarah Bernhardt avec l'humour et le style insaisissable qui séient si bien à Françoise Sagan.



ROMAN

André Vanasse, *La Vie à rebours*, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 192 pages.

DANS son nouveau roman, aux thèmes aussi variés que l'amour, la mort, la désillusion, la folie, la solitude, etc., André Vanasse nous entraîne dans un voyage insolite : un retour aux sources dans le sein maternel ! Vénoûssa, le personnage principal du récit, développe une relation obsessionnelle avec son foetus. Ce qui produira une série d'incidents, faisant place aux mondes imagés, aux fantasmes, aux angosisses et aux attentes de Vénoûssa.

APHORISMES

François Richaudeau, *Ce que je pense...*, Retz.

L'AUTEUR est surtout connu pour ses travaux dans les domaines de la lecture, de la pédagogie et de l'écriture. « C'est au cours de la réalisation éditoriale d'une anthologie des citations qu'une idée a surgi : Et si j'écrivais une dizaine d'aphorismes sur la lecture, que l'on glisserait entre les maximes prestigieuses. Sitôt dit, sitôt fait. Mais j'avais déclenché une mécanique infernale, dont je suis incapable d'arrêter le mouvement. Heureusement ! Car ces pensées fragmentaires sur des sujets divers (publicité, Céline, analogie, fourchette, point-virgule, etc.) sont vraiment rafraîchissantes et souvent pertinentes. Elles sont placées par ordre alphabétique et regroupées en fin de volume sous différentes rubriques.

INTRODUCTION À LA POÉTIQUE ARABE

Adonis
traduit de l'arabe par Bassam Tahhan et Anne Wade-Minkowski
Bibliothèque arabe de Sindbad, 1986

NAÏM KATTAN

ADONIS EST le pseudonyme d'un des meilleurs poètes arabes vivants. Né en Syrie, il est libanais. Un choix de ses poèmes fut traduit en français il y a quelques années. Il avait révélé cette voix parmi les plus percutantes dans la poésie contemporaine. Adonis est aussi un découvreur de poésie. Il y a une trentaine d'années, il a fondé avec d'autres la revue *Shi'r* (poésie).

Adonis est constamment préoccupé par la théorie : à preuve, la série de conférences qu'il a récemment donnée au Collège de France et qui paraît sous le titre *Introduction à la poétique arabe*. Soulignons tout de suite que ce qui frappe, dans la démarche d'Adonis, et qui le distingue d'un grand nombre d'autres théoriciens arabes et orientalistes, c'est sa relecture libre et de l'intérieur de la poésie arabe (...)

Il commence donc par le commencement. La première poésie est celle de Jâhiliyyah — le terme veut dire

l'ignorance attribuée à la poésie pré islamique qui demeure jusqu'à aujourd'hui l'un des pôles de la langue et de la poésie arabes. Or cette poésie, qui a donné ses règles aux générations successives, est une poésie de l'oralité. Poésie de nomades, elle constituait, pour ceux qui l'improvisaient et ceux qui l'écoutaient, une rencontre. La langue devenait alors un facteur primordial d'unité, une évidence.

Le Coran bouleverse ces notions tout en les confirmant. Le Coran étant lecture, il y a donc écriture. Les nomades s'installent, leur lieu est le livre. Adonis décrit comment le Coran est aussi et non seulement une lecture nouvelle de l'homme et du monde mais encore une écriture nouvelle. Il constitue son propre modèle et institue le principe que la création est hors de tout modèle préalable. Il insiste sur l'insolite et la transgression de tous, ce qui est établi, et le Coran abonde en mots, images et structures inhabituels. Il établit aussi la nécessité d'une culture vaste comme condition requise pour le poète et le critique. On s'éloigne ainsi de l'improvisation et de l'écoute orale. Il efface l'auréole mythique qui entoure l'ancien. Tout texte est évalué selon une valeur intrinsèque, abstraction faite de l'auteur et de l'époque (...)

Brodsky publié en URSS

MOSCOU (AFP) — Une sélection de poèmes de Joseph Brodsky, auteur d'origine russe expulsé d'URSS en 1972 et prix Nobel de littérature 1987, va être publiée dans la livraison de décembre de *Novy Mir*, selon l'un des responsables de cette revue littéraire.

Oleg Tchoukhontsev, chef de la rubrique poésie de *Novy Mir*, souligne dans une interview à l'hebdomadaire *Les Nouvelles de Moscou* que le choix des vers devant être ainsi présenté aux lecteurs soviétiques a été fait « en accord avec l'auteur ».

Ce sera la première fois que des

écrits de Joseph Brodsky seront publiés officiellement en URSS, seuls quelques-uns de ses poèmes ayant paru dans le troisième (et dernier) numéro de la revue clandestine *Syntaxis* tirée, en avril 1960, à 120 exemplaires sous la direction d'Alexandre Guinzbourg.

L'attribution du Nobel de littérature à Joseph Brodsky n'a pas été annoncée en Union soviétique par les médias officiels. Joseph Brodsky avait été expulsé d'URSS en 1972, après avoir été interné pour « parasitisme social ».



LE CONSORTIUM DU MOIS DU LIVRE JUIF

En collaboration avec
l'Istituto Italiano di Cultura
et la librairie Olivieri

présente

PRIMO LEVI: IN MEMORIAM 1919-1987

avec

SERGIO GILARDINO, JOSEPH LEVY, ALEXIS NOUSS

Jeudi 23 novembre 1987 à 20:00 h

Dans l'auditorium Joseph & Ida Berman
de la Bibliothèque publique juive
5151 Chemin de la Côte Ste-Catherine

Entrée: 3,00\$
Âge d'or, étudiants: 2,00\$

Information: 735-6535

ÉCRITS DES FORGES
C.P. 335
Trois-Rivières, G9A 5G4

nouveautés

PETITS FORMATS de Donald Alarie
GARDEZ TOUT de Yves Boisvert
SUITE CONTEMPORAINE de Jean-Paul Daoust
TIMBRES de Guillevic
DES NOIRCEURS DU CORPS de Louis Jacob
TALC COULEUR Océan de Jacques Josse
AU PLAISIR de Gilbert Langevin
PARI de Jean Leduc
MONTREAL BRÛLE-T-ELLE? de Hélène Monette
SURSIS de Alphonse Piché
GATIE LAPOINTE: L'HOMME EN MARCHÉ de Bernard Pozier
L'ACCÉLÉRATEUR D'INTENSITÉ de André Roy Gagnant du Grand Prix de Poésie de la Fondation Les Forges 1987
L'APPRENTI FOUDROYÉ (poèmes 1966-1986) de Franck Venaille
POÈTES QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS collectif de 27 poètes sur vidéo réalisé en co-édition avec le Collège de Ste-Foy
et REVUE DES FORGES, no 23

Deux siècles plus tard, suite et fin des «Liaisons» de Laclos

L'HIVER DE BEAUTÉ
Christiane Baroche
Paris, Gallimard, 1987, 338 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

«**A** QUOI ressemblait Mme de Merteuil ? On s'avise à la réflexion que si ce mystère ne gêne pas, c'est qu'il est entièrement comblé par les mouvements de l'âme... » (Dominique Aury, introduction aux *Liaisons dangereuses*, Guilde du livre de Lausanne, 1959).

Puisque Pierre Choderlos de Laclos ne croyait pas utile de décrire la Marquise, pas plus, d'ailleurs, que les autres « beautés » qui succombent à Valmont, on peut supposer que la suite imaginaire que donne à son célèbre roman épistolaire un auteur de ce siècle l'étonnerait beaucoup. Christiane Baroche, en effet, ne se prive pas de décrire, avec un luxe infini de détails réalistes, la beauté enfantine de Mme de Merteuil, et la laideur « de naissance » de Queria Haguénos, sa descendante qui vit à notre époque.

Donnons sans tarder une très importante précision, utile non seulement aux lecteurs de *L'Hiver de beauté*, mais également aux lecteurs des *Liaisons dangereuses* qui au-

raient bien oublié, et c'était mon cas, la dernière lettre, portant le numéro CLXXV, de Madame de Volanges à Madame de Rosemonde. « Le sort de Mme de Merteuil, écrit Volanges, paraît enfin rempli, ma chère et digne amie; et il est tel que ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite et la pitié qu'elle inspire. J'avais bien raison de dire que ce serait peut-être un bonheur pour elle de mourir de la petite vérole. Elle en est revenue, il est vrai, mais affreusement défigurée; et elle y a particulièrement perdu un oeil. Vous jugerez bien que je ne l'ai pas revue; mais on m'a dit qu'elle était vraiment hideuse. »

C'est donc sur la base de ce constat, en ajoutant que la Marquise « a pris la route de la Hollande [...] en emportant ses diamants, objet considérable, et qui devait rentrer dans la succession de son mari, son argent, ses bijoux », que la romancière Christiane Baroche imagine la suite et la fin des *Liaisons dangereuses*. Mais elle le fait dans le style, avec la sensibilité d'une femme de notre siècle.

Si le roman de Christiane Baroche n'était qu'un « à la manière de... Laclos », il ne susciterait pas, de la part d'un public lecteur terriblement blasé, qui a plus que son compte des romans dits historiques, l'intérêt puissant que nous serons sans nul

doute plusieurs à lui trouver. L'auteur a choisi la méthode que, par analogie musicale, on pourra qualifier de contrapuntique. Queria Haguénos, qu'un accident à la naissance a défigurée, la privant d'un oeil comme son « ancêtre » du galant XVIIIe siècle, a résolu, brillante recherchiste à la Bibliothèque nationale, de partir à la rencontre d'Isabelle de Merteuil, au moment où la Marquise débarque à Rotterdam pour y retrouver sa soeur Madeleine et la maison de ses parents. Cette héroïne exilée choisit, non pas d'écrire des lettres mais de rédiger son journal. « À vingt-cinq ans, écrit-elle, j'étais dans l'hiver de beauté... »

Commentaire de « l'héritière » qui lit le journal de sa lointaine parente : « Isabelle. Elle a survécu très longtemps, avec de loin en loin des vides et des désespoirs. » Les désespoirs seront de courte durée, la Marquise prouvant à chaque événement, chaque coup du sort qu'elle continue de subir, une énergie indomptable. Queria, qui la suit pas à pas, ou plutôt de page en page de ce journal, observe, à propos des gens qui s'acharnent à ruiner Isabelle, à commencer par son frère Hector, qu'elle se « méfie énormément des gens de cette sorte, la « fragilité » de leur cuir met leur âme à l'abri des atteintes plus profondes, les protège de quasiment tout ce qui malmené les autres... »

En remplaçant chacune de ses héroïnes dans leurs temps respectifs, Christiane Baroche raconte à tour de rôle les malheurs qui surviennent à Isabelle, réfugiée en Hollande mais qui ressent les misères du pays où elle a vécu : la Révolution, le régime, la famine, tout ce qui accable les Français; les aventures de Queria, qui retrouvera, grâce à la chirurgienne esthétique qui devient son amie, un visage presque normal, et, du même coup, trouvera l'amour en la personne d'un homme d'affaires bien de son siècle, ami de son frère Diego.

Bien délimitées par la composition typographique, les pages du journal d'Isabelle, et les réflexions de Queria, qui se superposent, sans jamais alourdir le récit, font de *L'Hiver de beauté* un très beau roman. Le style respecte les usages, de l'une et de l'autre époque. En se remémorant ses 15 ans, et ceux de sa soeur Madeleine, Isabelle écrira, notamment : « Nous nous observions autrement, de plus loin, elle avec méfiance, et moi, assotée de mon teint rose, de

mes yeux presque trop grands disaient les bonnes, moi, dédaigneuse. » Et, un peu plus loin, de commenter Queria, en parlant de ce temps-là : « Les femmes [...] se débrouillaient entre elles, vivaient une sororité efficace, car c'est vrai, pas une fois elles ne cherchent appui ailleurs et près des hommes, d'ailleurs ils ne sont pas là. Qu'ils s'attendent en mer, aux champs, à la guerre ou au cabaret, les hommes s'occupent de refaire le monde ou de constater que rien n'y parvient vraiment. Ils se désintéressent de la vie. [...] La vie, ça se vit, parfois les hommes l'oublient, les femmes, jamais. »

Ce n'est pas réduire le roman de Christiane Baroche que de le qualifier d'ouvrage de femme. Tout ce qui survient, par la grâce d'une imagination souveraine, appuyée sur une sérieuse documentation historique et littéraire, à la Marquise de Merteuil exilée en Hollande puis émigrée au Brésil, et comment « la rejoint » cette arrière-petite-fille ou petite-nièce que lui donne la romancière, qui aboutira elle aussi à Recife, est



Photo Gallimard
CHRISTIANE BAROCHÉ.

empreint d'un grand souci de vérité. Celle de l'Histoire, bien sûr, celle de la littérature mais également celle des femmes de notre temps. Quand elles résistent aux malheurs de l'héritage ou de la fortune. La romancière de *L'Hiver de beauté* poursuit, dans sa démarche d'écrivain du XXe siècle, ce qui faisait déjà de Choderlos de Laclos un romancier « moderne ». C'est une grande réussite !

Amours, passions et crime

FRÈRES DE SANG
Clarisse Nicodski
Paris, Flammarion
1986, 225 pages

RAPHAËL,
JE VOULAIS TE DIRE...
Clarisse Nicodski
Paris, Flammarion
1985, 257 pages

LETTRES FRANÇAISES

ALICE PARIZEAU

VENUE récemment au Québec, Clarisse Nicodski avait parlé de son engagement pour l'abolition de la peine capitale tout en présentant son neuvième roman, *Frères de sang*, qui met en scène des passions où l'amour et la mort se confondent. Micaël est un meurtrier. Il a vécu des nuits folles avec Cléa, sa soeur; il a confondu les souvenirs d'enfance, la tendresse et une relation d'amant et de maîtresse, puis il a étranglé le fils de Cléa conçu avec un autre homme. Nous voilà dans un univers qui ne correspond pas à la réalité des choses. Certes, dans l'histoire, les exemples de tragédies pareilles ne manquent pas, mais vus de loin, entourés de légendes, ils paraissent différents, moins poignants que cette image on ne peut plus moderne de Micaël, condamné à perpétuité, enfermé dans sa cellule, en train d'analyser ses réactions et ses souvenirs.

Clarisse Nicodski écrit bien. Son style est à la fois poétique et efficace. La famille dont elle raconte les origines, la mère, l'enfance de Micaël et de Cléa, sont parfaitement

crédibles et cela donne une dimension particulière à l'ensemble du récit. On a l'impression de pénétrer dans un univers normal, puis les événements se précipitent, se précisent et le drame apparaît d'autant plus poignant. En fin de compte, toutefois, on ne s'attache ni à Cléa ni à Micaël, ni même à leurs amours. Ce n'est, d'ailleurs, pas là l'objectif de l'auteur, mais plutôt la tentation de présenter le criminel comme un être qui ne mérite ni punition, ni châtiment. Une espèce de fatalité pousse Micaël à agir. La conscience, la morale, sont totalement absentes, évacuées. Quand Cléa éprouve un certain remord, Micaël lui lit la Bible.

«... Il habita dans une caverne, lui et ses deux filles... L'aînée dit à la plus jeune : Notre père est vieux et il n'y a point d'homme dans la contrée pour venir vers nous, selon l'usage de tous les pays. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui... »

« Nous nous sommes aimés cette nuit-là, raconte Micaël. Pacifiés. La Bible posée sur la table de chevet. La lumière allumée dans la chambre. »

Pauvre Loth, que deviendrait-il, à notre époque, sollicité, car ce fut, paraît-il, un beau vieillard solide, par beaucoup de belles filles et pas nécessairement les siennes ?

Clarisse Nicodski précise, dans un petit message sur la page couverture : « À l'origine de ce texte, mon engagement pour l'abolition de la peine de mort et ma rencontre avec la mère d'un des condamnés... »

On comprend, à partir de là, qu'elle veut plaider l'innocence du coupable et l'on admet, après la lecture de son roman, qu'elle le fait fort bien, mais on ne peut s'empêcher de

conclure en le terminant que la condamnation à perpétuité d'un infanticide n'est pas forcément la pire des injustices sociales !

Bref, *Frères de sang*, un roman bien construit et bien écrit, ne peut vraiment pas secouer la conscience de ceux qui préconisent le rétablissement de la peine capitale...

Le précédent roman de Clarisse Nicodski, *Raphaël, je voulais te dire...*, est d'une tout autre facture, proche, par certains côtés, d'un récent livre de Monique Bosco. Bethsabée, une femme de 40 ans, aime Raphaël qui n'en a que 30. Dans ses veines coule le sang de la juive, de Maria Nunez, qui, à l'époque de l'Inquisition, a été condamnée à l'emprisonnement à vie. Betty et Raphaël vivent à New York, sont libres de s'aimer et vont avoir un enfant, mais l'ombre de l'autre ne cesse de les hanter.

« Pense, Bethsabée, tous les voyages, toutes ces mouvances, du pays d'Espagne au Portugal, à la terre de France. Amada, la petite juive cachée, ne cessera de naître, de renaitre là-bas, dans le paysage de rivière et d'arbres. Jusqu'au jour où Bethsabée la rencontrera, si semblable à sa mère, si semblable à Betty. »

Symbolisme de femme fort beau et des réminiscences qui se tissent entre la New-Yorkaise et ses ancêtres. La romancière parvient à faire un retour en arrière, à décrire un voyage émuant et ce passé des juifs qu'ils portent en eux comme le plus important des héritages et qui nous rend tous coupables des crimes dont ils ont été, tout au cours de l'histoire, à la fois cibles et victimes.

GEORGES BATAILLE
La mort à l'oeuvre
Michel Surya
Paris, Librairie Séguier
1987, 560 pages

GUY FERLAND

« Je pense comme une fille enlève sa robe. »

Pervers. Débauché. Malade. Curé détroqué. Rat de bibliothèque. C'est avec ces qualificatifs que les surréalistes décrivaient Georges Bataille dans les années 20. André Breton en tête. Ensuite, ce fut différent. Mystique. Martyr. Jaloux. Fou. Paranoïaque. Halluciné de l'arrière-monde. Etc. C'est avec ces autres qualificatifs que les existentialistes décrivaient Georges Bataille dans les années 40. Jean-Paul Sartre en tête. Rien de gratifiant et de recommandable là-dedans. Le pire, c'est que tout cela est vrai.

Vrai. Georges Bataille était une sorte de pervers (il fréquentait les bordels et les prostituées toute sa vie), un fou (ou un saint, disait-il de lui-même) et un malade torturé par l'idée du mal. Et la réussite magistrale de la monumentale biographie de Michel Surya est de nous montrer le lien étroit qui unit la vie de Georges Bataille à ses textes, plus particulièrement à ses récits. Les conséquences de la mort de son père, aveugle, paralysé et presque fou, dans des circonstances dramatiques sont immenses dans l'imagerie bataillienne. Elles nous ont légué les plus terribles représentations de l'autorité déçue, du dieu mort, du soleil pourri. Cette expérience de l'horreur a marqué toute la philosophie scandaleuse de l'auteur de *L'Anus solaire* dans laquelle le haut et le bas s'amalgament bizarrement. On ne sort pas indemne des récits de Bataille. Ces textes pornographiques (« L'Histoire de l'oeil », « Madame Ewarda », « Le bleu du ciel »,

etc.) à « hauteur de mort » vous renvoient littéralement les entrailles dans la bouche.

L'influence de l'oeuvre disparate et morcelée de Bataille est grande et ne cesse de croître. Caillois, Leiris, Queneau, Lacan, Klossowski, Blanchot, Derrida, Baudrillard, etc. : bref, tout un pan de la pensée française a été façonné par la sortie insensée (avec les notions de dépense improductive, de négativité sans emploi et de transgression) du système clos hégélien. Du reste, Bataille a été un des premiers à confronter la philosophie française à l'allemande. Jean-Paul Aron (*Les Modernes*), Luc Ferry et Alain Renaut (*La Pensée 68*) ont bien raison de le désigner comme l'assassin de la notion de sujet. L'érotisme, l'excrétion, l'hétérologie, la scatologie, le potlatch, le sacré, l'excès, le rire, la part maudite,

l'expérience intérieure, etc., sont autant de noms pour désigner et atteindre l'impensable et l'innommable, tout en détruisant le confortable *co-gito* près de son foyer. À partir de là, les notions d'écart, de marge, de « différence » avec un « a », de différend, de séduction, de points de fuite, devenaient possibles.

Dans sa biographie, Michel Surya éclaire quelques points obscurs de la vie secrète de Bataille. Il récuse, par exemple, l'accusation de séduction qu'aurait exercée le fascisme sur l'auteur de *La Structure psychologique du fascisme*. Il replace également dans leurs contextes les relations tendues entre Bataille et Breton, Sartre et Lacan. Surya comprend très bien la pensée de Bataille et donne à sa vie et à son oeuvre tout leur sens démesuré.



Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal
Ouvert 7 jours
De 9h à 21h
844-2587

NOUVEAUTÉ
GRAND
Larousse
EN 5 VOLUMES

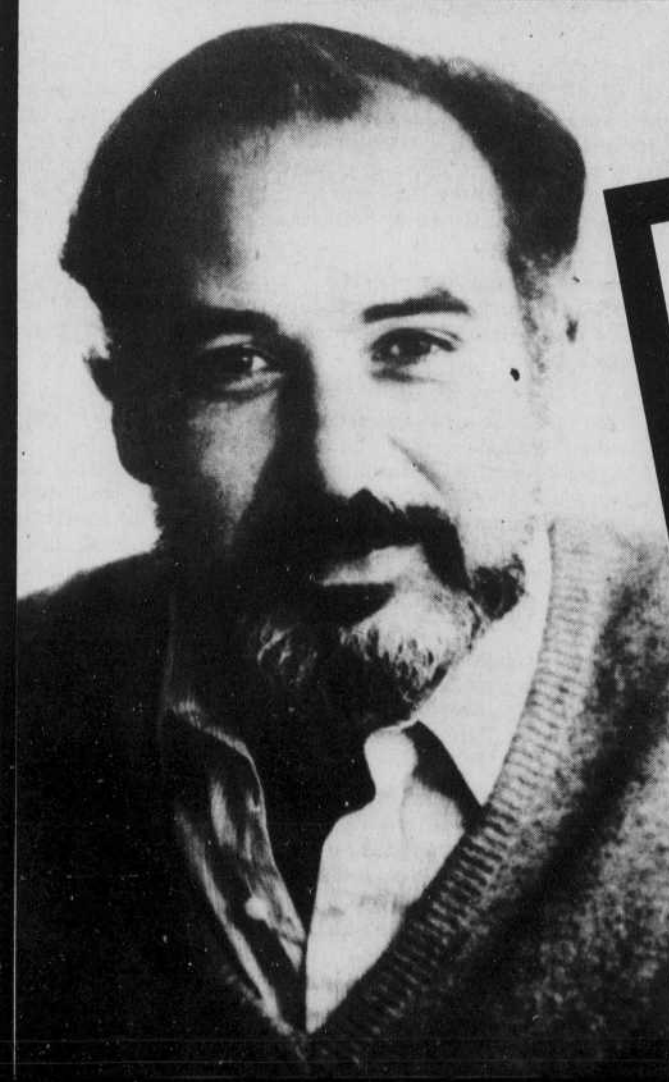
PRIX RÉGULIER: **535\$**

PRIX SPÉCIAL DE
SOUSCRIPTION JUSQU'AU
PREMIER JANVIER: **450\$**

PRIX CHAMPIGNY
RÉDUIT À: **345,95\$**

Champigny

PRIX GONCOURT 1987



TAHAR BEN JELLOUN

La nuit sacrée

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

21,95\$

Tahar BEN JELLOUN

Le nouveau roman de Tahar BEN JELLOUN m'a ému autant qu'il m'a intéressée.
Lisette Morin / *Le Devoir*

C'est un roman d'initiation grave et tendre, un beau chant de grâce aussi en l'honneur de la femme. Pierre Lepape / *Le Monde*

Toute la beauté, toute la puissance envoûtante du roman est là: un hymne à la nuit intérieure.
André Clavel / *L'Événement du jeudi*

Décidemment, chaque livre de Ben Jelloun semble approfondir tous les précédents. C'est le propre d'une oeuvre.
André Brincourt / *Le Figaro*

... Sa prodigieuse habileté à jouer de tous les registres et de tous les tons, à passer du rêve à la réalité.
Pierre Démeron / *Marie Claire*

On ne peut pas ne pas aimer cette lecture.
André Gaudreault / *Le Nouvelliste*

Éditions du Seuil

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

En l'air, texte et illustrations de Donald Crews, L'École des loisirs.

DES LIGNES pures. Peu de personnages, quelques mots. Un scénario tout simple : un enfant monte à bord d'un avion, l'appareil décolle, vagabonde, puis atterrit. Mais, pour l'enfant lecteur, tout, ici, est pure magie. L'auteur-illustrateur ne se contente pas de décrire le voyage d'un oiseau métallique avec un enfant héros à bord; il rend le ciel accessible en permettant au lecteur d'images de bien s'approprier chaque séquence grâce à une mise en scène et des décors significatifs, lisibles et éloquentes. Un vrai livre d'images.

Bonjour !, texte et illustrations de Jan Ormerod, éditions Milan.

L'ALBUM a d'abord paru en Angleterre mais la traduction s'arrête au titre : *Sunshine* est devenu *Bonjour !*. Les images racontent le quotidien, dans ce qu'il a de plus intime et de plus banal mais décomposé en petites tranches d'atmosphères et d'émotions. Tout y est : la lumière feutrée, les silences précieux, la tendresse des caresses matinales, la langueur des premiers instants et même l'humour, au début des pages. Un humour sans texte ni bulles, construit à partir du contraste entre la lucidité tranquille d'un enfant et la course folle des grands pour franchir l'étape du petit matin.

C'est la faute à Édouard, texte et illustrations de Tony Ross, éditions du Seuil.

TOUT le monde blâme Édouard. Pour les dégâts, le désordre, les démolitions, les déluges, tous les désastres, quoi ! Mais le gamin, qui, il faut le dire, n'a pas tout à fait l'air d'un chérubin, plaide et jure et crie et hurle que c'est la faute à Yannick. Le problème, c'est que Yannick est invisible. Aux yeux des grands, du moins. À tout ceux qui allaient croire qu'Édouard fabule pour mieux se disculper, l'album joue un bon tour : un véritable démon, rouge, cornu et diabolique, bondit derrière la porte de la chambre du pauvre Édouard à la fin du livre !

Julien avait peur du noir, texte et illustrations de John Canty, éditions du Seuil.

LORSQUE la nuit se fait noire et silencieuse et que les ombres se fauillent, prêtes à se métamorphoser en monstres et dragons et autres horribles créatures, Julien se précipite hors de sa chambre pour éviter de se faire dévorer. Jusqu'au jour où il décide de livrer aux intrus une guerre à finir. Sans épée, sans formule magique, avec juste un petit filet de courage qui se met à grandir, il tient tête aux monstres de la nuit jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent. Alors, son lit redevient une cité, un havre, une oasis de tranquillité que la noirceur ne réussit pas à assombrir.

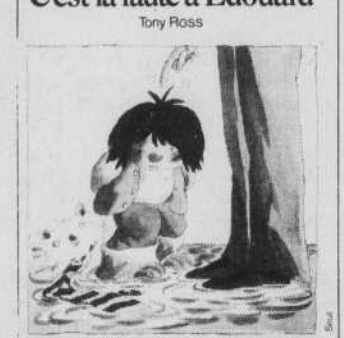
**Les Animaux en hiver, texte de Louise Beaudin, illustrations de Stéphane Poulin, éditions Michel Quintin.**

L'AN dernier, le premier titre de la collection « Pellicule, photographie animalière » valait à Stéphane Poulin le prix de littérature de jeunesse du Conseil des arts du Canada pour la qualité de ses illustrations. Documentaire, bestiaire, livre d'images, ce deuxième titre réussit encore, avec simplicité et originalité, à enseigner mille choses avec très peu de mots. L'entreprise est déjà fort louable. Mais Stéphane Poulin ajoute encore l'humour, meilleur ami du livre qui amuse et instruit. Pour apprendre comment le lièvre, l'original, la grenouille, l'ours polaire ou le hibou

tiennent tête à l'hiver.

La Tour de Cap-Chat, texte et illustrations de Ginette Anfousse, éditions Ovale, coll. « Quand on joue ».

GINETTE ANFOUSSE avait déjà conquis les tout-petits avec la série des Jiji et charmé les adolescents avec Rosalie. Voilà maintenant les jeunes lecteurs servis. Là où le merveilleux se mêle d'hésitation pour franchir la frontière du fantastique, Timothée Lafleur et sa cousine Collette pénètrent dans l'ancre d'une sorcière. Une sorcière qui, comme tout le monde, au gré des

C'est la faute à Édouard

matins, sera délicieusement gentille ou parfaitement détestable. Humour, suspense et fantaisie, dans un conte moderne où tout est bien qui finit bien.

Mack le Rouge, de David Schinkel et Yves Beauchêne, illustrations de Pierre Pratt, Québec/Amérique, coll. « Jeunesse/romans ».

DANS un roman, je déteste les camions parlant, les chiens narrateurs ou les oiseaux philosophes. Mais ici, Y. Beauchêne et D. Schinkel relèvent plutôt bien le défi. Les astuces de deux enfants pour échapper à un réseau de contrebandiers nous sont li-



vrées par Mack, un gros camion rouge qui sent son moteur ronfler un peu plus fort en présence de Mlle Mirabelle, une camionneuse plutôt belle. L'aventure des personnages n'est pas sans intérêt mais ce qui amuse surtout, ce sont les descriptions anthropomorphiques du bon vieux Mack.

Le Paradis des autres, de Michel Grimaud, éditions de l'Amitié, coll. « Les maîtres de l'aventure ».

J'ADORE, par contre, les romans où tout ne se termine pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les romans aux portes ouvertes sur le monde qui interrogent et appréhendent le lecteur d'une main, sans lui fournir, de l'autre, des réponses toutes faites. Le paradis des autres, c'est celui auquel l'étranger n'a pas droit parce qu'il parle une autre langue et porte en lui un autre pays. Djamil quitte l'Algérie pour découvrir une France hostile, un ailleurs où son père perd toute dignité. Sa révolte, à la fois tapageuse et sourde, ne réussit pas à changer la face du monde.

J'ai besoin de personne, de Reynald Cantin, éditions Québec/Amérique, coll. « Jeunesse/romans plus ».

CE N'EST pas un chef-d'oeuvre. L'écriture s'alourdit parfois de mots inutiles ou frôle l'improvisation. Mais c'est un roman envoutant, riche, dense, comme écrit à fleur de peau. Le lecteur reste en haleine, happé par l'urgence des émotions et cette fébrilité presque insoutenable qui agite une polyvalente où, au cœur de 2,500 errants, la petite Eve Paradis tente de se frayer un bonheur.

Le théâtre en pages

Jouvet: le libre échange du théâtre

TÉMOIGNAGES SUR LE THÉÂTRE

Louis Jouvet
nouvelle édition de l'ouvrage
publié en 1952
Paris, Flammarion
1987, 249 pages

LE COMÉDIEN DÉSINCARNÉ

Louis Jouvet
nouvelle édition de l'ouvrage
publié en 1954
Paris, Flammarion
1987, 280 pages

ROBERT LÉVESQUE

LE 15 DÉCEMBRE, Paris rendra un hommage officiel à la mémoire de l'un de ses plus grands hommes de théâtre, Louis Jouvet, décédé en 1951 et dont l'année 1987 marque le centenaire de la naissance. Il n'y a pas de panthéon pour les acteurs mais s'il y en avait un, Jouvet y aurait porté son dernier théâtre.

Avec Jouvet, qui quitta ses classes de médecine pour aller jouer des mélodrames dans des salles de quartier, au début du siècle, et qui mourut en scène comme Molière, à l'été 1951, le théâtre était tout, toujours, partout. Dans des interviews célèbres, il fallait l'entendre avouer son impossibilité à répondre à des questions comme : préférez-vous le théâtre au cinéma ? Il plaçait trop haut l'idée de l'acteur pour faire des différences au sujet de projection plus ou moins forte de la voix, et autres techniques. Jouer était son mystère et sa vie, que ce soit devant un public ou une caméra.

On ne tirera pas au clair l'idée de ce métier d'acteur, parce que ce n'est pas une idée claire », disait-il. Jouvet entra professionnellement dans le métier en 1913, lorsque Jacques Copeau, qui l'avait remarqué dans une production des Frères Ka-

ramazov (le père Zossima), l'invita au Vieux-Colombier, où travaillait Charles Dullin. Avec eux, le jeune Jouvet s'initia au « beau métier » en étant régisseur, accessoiriste, décorateur autant qu'acteur. Sa carrière démontrera que, comme quelques rares artistes de chaque génération, il deviendra un « homme de théâtre » complet, étant autant scénographe que directeur d'acteurs, en un mot metteur en scène.

On a vu à Montréal, au Festival du nouveau cinéma, ce spectacle de Brigitte Jacques, *Elvire Jouvet 40*, où Philippe Clévenot et Maria de Medeiros jouent les leçons que donnait Jouvet au Conservatoire de Paris durant la guerre, à propos de la seconde scène d'Elvire dans *Dom Juan*. Fascinant dialogue, quête du sentiment dramatique, travail complexe de recherche d'une vérité dans cet art d'illusion, les leçons de Jouvet portent aujourd'hui autant qu'hier.

Il disait du théâtre qu'il était une sensibilité éparse en soi, « un appétit de vivre intense », et il disait plus encore : « C'est, plus fort, plus complet que l'amour, plus facile et plus immédiat que la religion, le sentiment, l'attirance du dramatique. » Qu'il écrive, celui qui aujourd'hui pourrait dire mieux au sujet du théâtre.

Le cinéma a fait connaître plus largement l'acteur Jouvet. Glissant Mosca de *Volpone*, le film de Maurice Tourneur en 1941, l'évêque halluciné de *Drôle de drame*, de Carné et Prévert, le professeur (un peu lui) d'Entrée des artistes, de Marc Allégret en 38, le Don Juan machiavélique de *La Fin du jour*, de Duvivier, dans tous ces films qu'il a habités et que, récompense suprême, on appelle « un film de Jouvet ». Sur ces pellicules, le comédien perce l'écran avec ce quelque chose d'indéfinis-



Photo Lipnitzki

LOUIS JOUVET.

sable qu'on appelle la présence.

Carlo Rim ramasse bien dans son journal (*Le Grenier d'Arlequin*, Denoël, 1981) un portrait de Jouvet : « Étrange bonhomme, à la fois expansif et impénétrable, insolent et timide, confiant et soupçonneux, sarcastique et tendre, sceptique et superstitieux, prônant l'amitié et démolissant ses meilleurs amis. » Jouvet avait toujours un personnage quelque part, qu'il sortait d'une poche de sa mémoire collective, comme autant de facettes d'une même idée de l'homme, multiple et unique à la fois.

Heureusement, on peut lire Jouvet. Il a beaucoup écrit, il a toujours noté, et particulièrement pendant la guerre de 39-45 alors qu'il effectuait une très longue tournée en Amérique du Sud (il avait refusé la Comédie-Française que le régime de Vichy lui offrait, il quitta la France occupée) avec des lambeaux de sa troupe de

l'Athénée (maintenant l'Athénée-Louis-Jouvet). Flammarion publia ces notes du metteur en scène en 1952 et 1954. Aujourd'hui, pour le centenaire Jouvet, on réédite ces deux ouvrages, précieux entre tous pour ceux que le théâtre attire.

Dans *Témoignages sur le théâtre*, des pages entières seraient à citer, sur *Dom Juan*, sur *Tartuffe*, sur *Knock*, de Jules Romains, sur le décor, sur l'acteur (« s'il n'est pas remarqué, rien n'existe des beautés environnantes », dit-il), sur ce qu'il appelle, sans vergogne aucune, « l'unique invention des hommes, tout ce que Dieu leur a laissé dans la malédiction dont ils ont été frappés ».

Relire ces réflexions de Jouvet, en 1987, c'est retrouver tout cet appel, tout cet amour que le théâtre propageait déjà dans nos premières lectures de cet acteur inquiet jusqu'à être inquiet. On ne saurait recommander livres plus inspirés sur le théâtre.

Dans *Le Comédien désincarné*, comme autant de notes sur un babilard généreux, Jouvet multiplie les réflexions incisives sur toutes les questions que soulève le théâtre, sans qu'importe vraiment l'atteinte d'une conclusion.

Laissons Jouvet parler : « Nous souhaitons que l'art dramatique ne puisse jamais être considéré comme un instrument de propagande, qu'il ne soit jamais assimilé à une marchandise ou à un troc, la scène à une tribune. Nous souhaitons qu'il cesse d'être tenu pour un commerce ou un trafic; nous souhaitons que l'éducation fasse, au théâtre, à l'art dramatique, la part qui lui est due et qu'il reste ce qu'il a toujours été jusqu'ici et ce qu'il doit rester : une offre, un échange d'amitié et d'amour entre les hommes. »

Claude Chabrol: « Dieu reconnaîtra les siens »

CLAUDE CHABROL

Joël Magny
Paris, Cahiers du cinéma
coll. « Auteurs », 1987, 238 pages

MARCEL JEAN

COMBIEN de films a tournés Claude Chabrol ? Vingt. Trente. Non, plus que ça : une quarantaine. Joël Magny, dans la monographie qu'il consacre à ce cinéaste, ne tarde pas à insister sur ce fait : « Très tôt, Chabrol a défini sa méthode : tourner beaucoup et, sinon n'importe quoi, tout ce qui se présente quand il n'y a pas mieux à se mettre sous l'objectif. De tous les cinéastes de la Nouvelle Vague, il est celui dont la filmographie

est la plus chargée : quarante films pour le cinéma, une quinzaine pour la télévision, une vingtaine de pubs. Ce qui implique d'être aussi celui qui a le plus de déchets à son actif. [...] Tournons, il en restera toujours quelque chose et Dieu reconnaîtra les siens » (p. 7).

Ceci dit, la première bonne idée de Magny aura été de se substituer à Dieu et de « reconnaître les siens » en choisissant les 26 films qu'il aborde dans son livre, laissant de côté plusieurs oeuvres de seconde importance. Sa deuxième bonne idée, dans la lignée de la première, aura été de regrouper les films selon les grands thèmes qu'ils abordent, laissant ainsi de côté une approche chronologique qui n'aurait pu révéler

la pertinence du travail du cinéaste. « Dieu est mort », « Le désordre social », « La bête humaine », « Le secret derrière la société » : voilà autant de titres révélateurs qui coiffent les chapitres de l'ouvrage en soulignant les constantes de l'univers chabrolien.

Déjà auteur d'un excellent *Rohmer* (Rivages/Cinéma), Joël Magny y va ici d'un ouvrage convainquant et essentiel, puisque, avant lui, le seul livre en français consacré au cinéaste datait de 1971. Son écriture simple et directe va dans le sens de l'écriture cinématographique de Chabrol, qui est, elle aussi, sans détour. On pourrait relever la part de subjectivité qui a dicté le choix des films analysés — pourquoi pas *Les*



CLAUDE CHABROL.

Innocents aux mains sales ? — mais cette subjectivité est assumée par l'auteur et, de toute façon, elle était dictée par l'oeuvre.

CONCOURS

«Lire c'est voyager» 1987-1988

La sélection de livres québécois pour la jeunesse de **COMMUNICATION-JEUNESSE** vous permet de participer à son grand concours «Lire c'est voyager».

Procurez-vous un coupon de participation chez votre libraire avant le **31 décembre 1987**. Vous pouvez gagner:

1^{er} prix (2 parents, 1 enfant) Safari visuel aux baleines et un week-end à l'HOTEL TADOUSSAC (entre le 5 septembre et le 14 octobre 1988)	2^e et 3^e prix (2 parents, 1 enfant ou 1 parent, 2 enfants) Croisière NAVIMEX aux baleines, 2 paires de billets (entre la mi-juin et la mi-octobre 1988)
4^e au 25^e prix (enfants de 3 à 8 ans) Jeux éducatifs de Jocus: Ecolotto, Mathable, ensembles à dessin...	26^e au 50^e prix (enfants de 5 à 12 ans) Lots de 3 livres des Éditions québécoises pour la jeunesse

TIRAGE FIN JANVIER 1988:
Les règlements du concours sont disponibles à **COMMUNICATION-JEUNESSE**, 964, rue Cherrier, Montréal (Québec) H2L 1H7, tél.: 524-2300.

GRAND PRIX SPÉCIAL POUR LES LIBRAIRIES
En faisant la mise en place des livres québécois de la sélection 1987 de **COMMUNICATION-JEUNESSE**, les libraires sont éligibles à un tirage d'un billet d'avion de la compagnie AIR CANADA pour Paris, à l'occasion du **SALON DU LIVRE DE PARIS** en avril 1988 (valeur 1.500 \$). Le libraire gagnant sera choisi au sort parmi les coupons reçus des participants.

Ce concours est organisé par **COMMUNICATION-JEUNESSE** avec la participation du **CONSEIL DES ARTS DU CANADA** et des commanditaires:

AIR CANADA **FAMILLE DUFOUR / CROISIÈRES NAVIMEX / JOCUS**

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

10^e anniversaire

Demain, sur la scène centrale:

Le dimanche 22 novembre

12h30 : Le livre : *Gargouille* de Tristan Demers, éditions Quebecor.
L'activité : dessin improvisé par Tristan Demers, auteur et éditeur de *Gargouille*.

13h30 : La finale du concours organisé par les Éditions françaises et CKOI-FM. *Moi, j'appelle avec Larousse*. Le concours a débuté à l'automne dans les écoles, pour se poursuivre sur les ondes de CKOI-FM en novembre. Plus de 40 000 \$ seront remis en prix dont un voyage offert par Air-Canada. La finale sera enregistrée par le réseau de télévision Quatre-Saisons et diffusée au Petit Journal.

15h00 : **Comme un grand livre ouvert**
Gérard-Marie Boivin se pose la question suivante : **Que lisent nos vedettes?** en compagnie d'artistes bien connus du public.

17h00 : Le livre : *Ces femmes qui aiment trop* de Robin Norwood, éditions Stanké.
L'activité : Jeannette Biondi anime une table ronde sur ce phénomène social important. Ses invités sont : Monique Dansereau, initiatrice des groupes de soutien pour les femmes; Michel Laflamme, initiateur des groupes de soutien *Entre hommes* et Josette Stanké, éditeur adjoint et directrice de la collection Parcoures.

19h00 : Le livre : *L'homme de papier*, une réalisation de l'ONF aux éditions Stanké.
L'activité : le comédien Denis Bouchard dirige un atelier sur le cinéma d'animation.

20h00 : Le livre : *Desafinado*, otobiographie d'Hubert Aquin par Françoise Iqbal, éditions VLB.
L'activité : Une table-ronde avec Paul Ohl, Françoise Iqbal et Andrée Yanacopulo, animée par Jacques Langui-rand.

Du 19 au 24 novembre 1987
Place Bonaventure
Prix d'entrée: 3,00\$, 1,50\$ (étudiants/ainés), 1,00\$ (enfants)
Avec la collaboration de La Presse

Bon vent

Bonne bouffe

Bonne forme

LA PARTICIPATION, ÇA PERFECTIONNE



Femmes de carrière, nos religieuses?

TAKING THE VEIL, AN ALTERNATIVE TO MARRIAGE, MOTHERHOOD AND SPINSTERHOOD IN QUEBEC, 1840-1920
Marta Danylewycz
Toronto, McClelland & Stewart, 1987, 203 pages

LUCIA FERRETTI

PEUT-ÊTRE parce qu'elles ont fait si longtemps partie intégrante de notre paysage social et culturel, on ne s'était pas encore vraiment interrogé sur la vocation des religieuses. Le mérite en revient à Marta Danylewycz. Dans cette étude des sœurs de la congrégation de Notre-Dame et

« Il semble abusif de faire des communautés les hauts lieux du féminisme au début du siècle. »
PHOTO AP

des sœurs de la Miséricorde, qui devaient être sa thèse de doctorat, Mme Danylewycz se demande, en effet, pourquoi tant de Québécoises après 1840 choisissent de « prendre le voile ».

Sa thèse est, d'ailleurs, tout entière contenue dans le titre de son livre : l'appel de Dieu est d'autant mieux entendu que la vie laïque n'offre pas grand-chose. Dans le Québec du XIXe siècle, les femmes sont privées de droits politiques, considérées juridiquement incapables, exclues des études supérieures et des carrières, confinées aux emplois durs et scandaleusement mal payés d'institutrices, de domestiques, d'ouvrières du textile ou du tabac. Les jeunes filles n'ont devant elles que les maternités nombreuses et pas toujours choisies de la vie d'épouse ou le mépris, l'isolement et la pauvreté qui assortissent le statut de « vieille fille ». Dans ces conditions, la vie religieuse ouvre à leurs ambitions, autrement étouffées de connaissance et d'action, des possibilités d'épanouissement reconnues et appréciées socialement, des possibilités aussi de promotion, car même une fille de cultivateur ou d'ouvrier peut légitimement espérer accéder aux postes de

direction dans sa congrégation.

Mais les religieuses de Marta Danylewycz ne sont pas seulement des femmes de carrière; elles sont aussi des féministes. Le dernier chapitre est consacré à ce trio remuant qui a inspiré la biographie si juste et si vivante qu'Hélène Pelletier-Baillargeon a dressée de Marie Gérin-Lajoie. Elle-même, sa mère Marie Lacoste-Gérin-Lajoie et son professeur mère Sainte-Anne-Marie, supérieure de la CND, ont milité chacune à leur façon et de concert pour l'émancipation politique et juridique des femmes, pour le droit à l'instruction supérieure pour les filles, pour un renouveau de la vie religieuse et pour une plus étroite et égale collaboration entre sœurs et laïques dans l'action sociale. Or, même si elles comptent des compagnes de lutte et même si la CND promeut dans ses programmes d'étude une vision très positive des femmes, ces trois militantes restent relativement exceptionnelles dans la société bourgeoise et religieuse de leur temps et il semble abusif de faire des communautés les hauts lieux du féminisme au début du siècle.

Oserai-je le dire ? L'ensemble de la thèse de Marta Danylewycz me

semble souffrir de cet excès de généralisation. Sans nier que la vie consacrée ait élargi l'éventail des activités professionnelles offertes aux femmes, il faut souligner que l'auteur elle-même, en une courte page, n'évalue qu'à une sur six au maximum le nombre de religieuses des deux communautés qui occupent des postes d'initiative ou de direction. Et, sans sous-estimer le dynamisme et les capacités des supérieures, ni leur autorité ou l'étendue réelle de leur pouvoir, il aurait fallu mentionner à quel point les communautés restent à cette époque encore soumises à l'évêque.

En faisant des religieuses des femmes d'abord soucieuses de leurs aspirations individuelles de carrière, non seulement Marta Danylewycz a-t-elle restreint l'ampleur de leurs motivations, mais elle a oublié que dans la famille québécoise rurale du siècle dernier, si fortement intégrée et communautaire, les destins personnels sont bien souvent l'affaire du groupe tout entier. L'anachronisme qui entache cette étude fait qu'une véritable histoire de la vocation religieuse féminine au Québec reste encore à écrire.

« Libre », dites-vous...

LE LIBRE-ÉCHANGE, VRAIMENT LIBRE ?
Jean Blouin
Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 134 pages

PIERRE CAYOUILLE

TOUS EN SERONT atteints et tous en possèdent une vague opinion. Mais à peu près personne ne sait vraiment ce qu'est le libre-échange.

L'auteur Jean Blouin a deux grandes qualités. D'abord, il est honnête. C'est pourquoi il avoue, dès l'exergue, « avoir pillé sans vergogne les idées et souvent les mots des économistes, des universitaires et des autres spécialistes du libre-échange ».

Ensuite, il est journaliste. En somme, il sait se faire comprendre du lecteur. À défaut de maîtriser les méandres de l'économie, il possède l'art très rare d'économiser les mots.

C'est peut-être pourquoi il réussit là où tant de politiciens et de spécialistes échouent. En 134 pages, il définit ce qu'est le libre-échange. Après la lecture de l'ouvrage, le lecteur moyen en sait suffisamment pour entretenir une conversation intelligente sur le sujet avec les honnêtes gens.

D'entrée de jeu, Jean Blouin propose un lexique très commode qui permet une fois pour toutes de savoir ce que « barrières non tarifaires », « tarif », « dumping » et tous les autres mots pour le dire.

Il enchaîne aussitôt avec une remarquable « petite histoire du commerce international, du protectionnisme au libre-échange ». Puis, dans un second chapitre, il explique pourquoi le Canada et les États-Unis sentent le besoin maintenant de conclure une entente. On comprendra que l'ouvrage, paru à la fin de 1986, a

été publié avant l'accord historique.

Il définit ensuite clairement les enjeux de la libéralisation du commerce, avant de peser le pour et le contre en examinant les positions des provinces, des divers secteurs économiques et des syndicats.

Jamais il ne réduct, comme l'ont fait tant d'autres journalistes, le libre-échange à une seule question politique.

L'auteur examine encore — l'exercice est fort utile — le traité de libre-échange États-Unis/Israël.

Puis, il conclut sagement : « Le libre-échange n'est pas la panacée à tous les maux économiques du Canada. Mais l'opposition au projet ne doit pas masquer la nécessité de réformes économiques profondes. »

Il nous laisse, enfin, sur cette prophétie : « Toute cette mise en scène, toute cette énergie pour accoucher d'une souris ! ». Comme s'il avait lu l'accord un an avant sa conclusion !

L'enfance, denrée rare

LE QUÉBEC À L'HEURE DU NAUFRAGE DÉMOGRAPHIQUE
Cahiers canadiens de sociologie / The Canadian Journal of Sociology, volume 12, numéro 1-2 (printemps 1987)

JEAN-CLAUDE SURPRENANT

GARY CALDWELL et Daniel Fournier redéfinissent ainsi en termes démographiques « la question du Québec ». Leur analyse est publiée par les Cahiers canadiens de sociologie, dans un dossier regroupant plusieurs auteurs qui réfléchissent à cette question.

Le bilan offert rend partiellement compte des transformations subies par la société québécoise aux niveaux démographique (G. Caldwell et D. Fournier), économique (J. Hamel et G. Houle), culturel et politique (M. Fournier, M. Rioux) et sociologique (L.S. Laczko).

Caldwell et Fournier dressent ce tableau : le Québec se dirige vers un déclin de sa population en termes réels d'ici l'an 2000. La cause ? Un

taux de natalité très bas joint à une immigration négative. Un tel déclin a des conséquences sérieuses aux niveaux politique, économique et social.

Au plan économique, il y a augmentation des coûts des services sociaux à la suite du vieillissement de la population. Mais aussi, une réduction des investissements au Québec et même un désinvestissement causé par une population déclinante incapable de supporter le niveau d'investissement actuel.

Ces conséquences économiques ont un impact social : stagnation au niveau de l'emploi et gaspillage de talent. Perte de dynamisme, donc, et gaspillage de ressources humaines.

À partir des réflexions de MM. Caldwell et Fournier, on conclut à l'urgence de redonner à la société québécoise son dynamisme démographique. À défaut de pouvoir renverser la vapeur à court terme avec une politique nataliste, il reste l'immigration.

Par-delà le problème des immigrants illégaux, il faut donc contrôler l'immigration. La question du nombre est presque réglée : l'entente du

lac Meech clarifie les pouvoirs du Québec en matière d'immigration et lui assure une proportion minimum de l'immigration totale.

Une fois assuré un influx de population suffisant, l'intégration de cette immigration à la culture québécoise et francophone est prioritaire. À cet égard, la loi 101 a été efficace (Caldwell et Fournier) et doit le rester. Il importe de donner la certitude aux immigrants que vivre en français est rentable. Et pour cela, il faut y croire nous-mêmes et aller au-delà de la logique néo-libérale qui réduit la société à l'ensemble de ses activités économiques, faisant de l'État, de la culture et des autres éléments de la vie sociale des anachronismes nuisibles.

La société québécoise doit éviter le naufrage démographique pour assurer au Québec la capacité de se redéfinir et de renouveler de façon réaliste sa foi en l'idéal social-démocrate. Elle doit donc s'ouvrir sans hésiter à l'immigration et passer rapidement par-dessus la xénophobie causée par la question des immigrants illégaux.

Temps gagné, temps perdu

TEMPS ET CONTRETEMPS

Gaston Pineau
éditions Saint-Martin
coll. « Éducation permanente »
1987, 165 pages

CHANTAL BEAUREGARD

DIFFICILE de ne pas songer, dès l'abord, à un essai philosophique. Dans les premiers chapitres, l'auteur remet discrètement en cause certaines idées reçues sur la chronologie sociale : date, heure, âge. Il tire du langage courant des exemples fort bien choisis de l'assujettissement des individus à une conception homogène du temps, la même pour tous. En fait, cette organisation sociale du temps, qui se maintient notamment par le respect des horaires, enferme l'individu dans une universalité où « être dans le temps évoque plus être à l'heure que prendre son temps ».

Mais comment échapper à la schizo-chronie — cette coupure du temps, coupure d'avec de nombreux rythmes naturels — qui caractérise la vie moderne et que consacre en partie l'éducation ? Selon Gaston Pineau, c'est tout le système de datation qu'il faudrait réactualiser afin qu'il retrouve sa « fonction initiale de synchronisation écologique ». Ce que cet ouvrage suggère donc, c'est une autre conception du temps non plus linéaire, mais circulaire. Comme s'il fallait, en d'autres mots, laisser sa chance au hasard.

Ce livre refuse le recours trop facile aux explications toutes faites. Cependant, que de détours avant d'arriver au cœur du sujet, la formation permanente, en troisième partie. Toute la deuxième partie traite des histoires de temps et les références à Jacques Attali abondent. L'auteur parle, tout d'abord, du lien entre mesure du temps et ordre social. Toutefois, les courts chapitres se succèdent trop rapidement de sorte que les idées ne sont pas toujours approfondies et la logique entre les chapitres n'est pas toujours évidente.

Parfois théoricien, tantôt chroniqueur, M. Pineau passe en revue quelques conceptions du temps qui,

du reste, évoluent. Souvenons-nous, par exemple, qu'après de longues luttes, certains travailleurs ont obtenu l'horaire variable. C'est dire que la conception du temps de travail, comme celle du temps de loisir, peut se transformer. Non seulement les différentes façons d'organiser le temps varient, notamment selon la culture, la classe sociale ou la catégorie socio-professionnelle, mais aussi tous les êtres humains intérieurs plusieurs rythmes auxquels ils réagissent : celui du jour et de la nuit, des saisons, des années, les cycles de la faim et de la respiration, etc. Chaque individu réagit également de façon différente face au temps, comme le démontre une typologie des personnalités (p. 87), allant des résignés aux gagnants.

Si l'idée de départ me semble attrayante — échapper aux contraintes du temps — hélas ! son application au champ de l'éducation permanente m'a déçue. Les bonnes intuitions ne suffisent pas. Et l'auteur ne tient qu'imparfaitement sa promesse de faire gagner du temps.

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

L'AVENIR DU FRANÇAIS AU QUÉBEC

YVES BEAUCHEMIN

GASTON MIRON

LUC PERREAULT

MIA RIDDEZ

Venez rencontrer au Salon du livre de Montréal quatre des 17 auteurs du collectif *L'Avenir du français au Québec*.

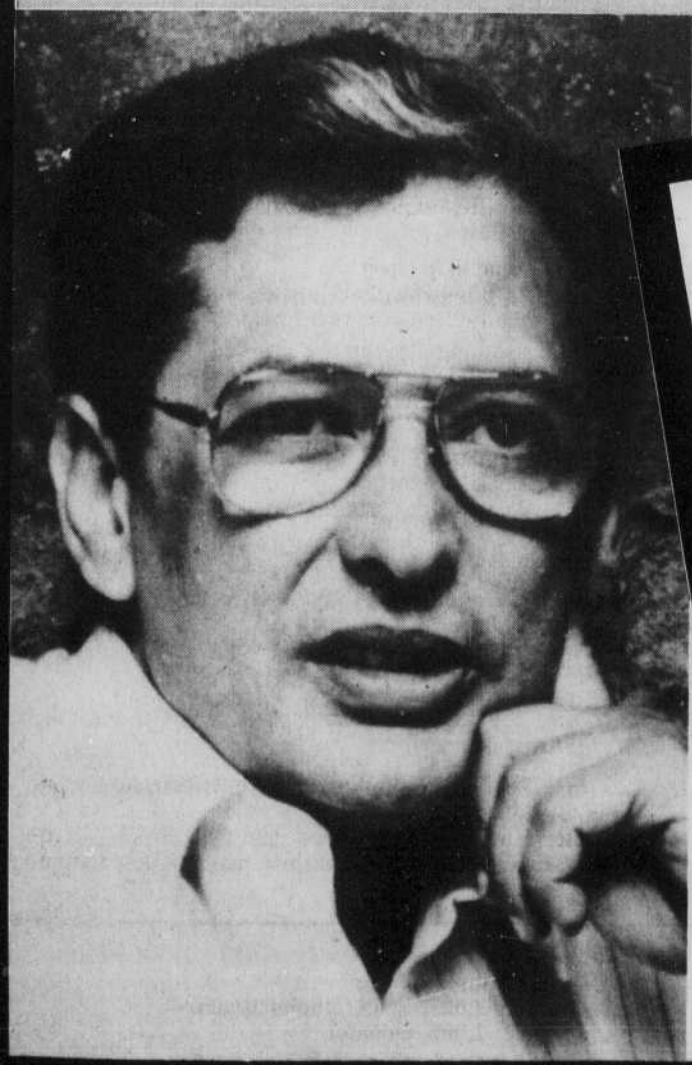
Le dimanche 22 novembre de 14 h 00 à 16 h 00 au stand 201 des Éditions Québec / Amérique



QUÉBEC / AMÉRIQUE



MICHEL DEL CASTILLO



MICHEL DEL CASTILLO

Le démon de l'oubli

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

24,95\$

Le démon de l'oubli est un livre rare. Dense, limpide et débordant du bonheur d'écrire.

Marie-Claude Fortin/Revue Voir

Un livre implacable qui nous condamne à voir.

Michèle Gazier/Télérama

L'un des écrivains les plus émouvants de sa génération.

Sylvie Genevoix/L'Express

Un véritable bonheur de lecture.

Pierre Drachline/Le Monde

Éditions du Seuil

La terre aux paysans!

LA NOUVELLE RICHESSE
DES NATIONS
Guy Sorman
Paris, Fayard, 1987, 334 pages

PIERRE-Y. LAURIN

L'AGRONOME bien connu René Dumont est un homme vénérable. Ses livres sur la faim dans le tiers monde et sur les problèmes d'approvisionnement alimentaire dans ces pays ont été de grands succès. Dans LE DEVOIR du 20 septembre dernier, il nous expose la situation problématique de l'Asie, où la famine menace toujours. Au passage, il écrible le dernier ouvrage de l'économiste français Guy Sorman. À la lumière de ces critiques (et des autres qu'il va sûrement provoquer), ce livre ne sera pas un grand succès. Cette enquête, menée dans une vingtaine de pays en développement, ne plaira pas car elle ne propose pas de solution simple, rapide et efficace aux problèmes criants qui accablent ces populations.

Il est, pourtant, de grande qualité. Et, sous la plume de M. Sorman, la performance étonne : souvenons-nous d'un de ses précédents ouvrages (*La Solution libérale*, Paris, 1984) où les constructions théoriques douteuses (le nouveau libéralisme...) voisinaient joyeusement avec les as-

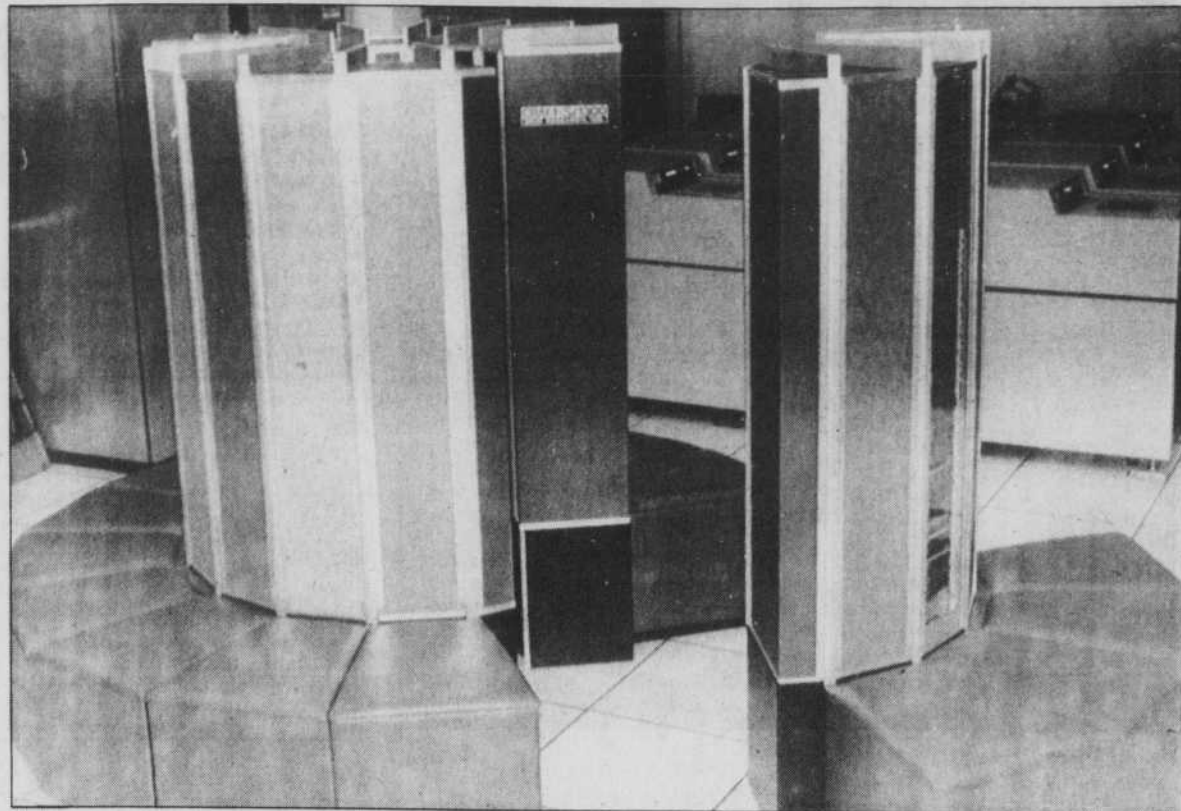
sertions ronflantes sur les vertus de l'État réduit à sa plus simple expression. Dans ce cas-ci, il ne s'est pas satisfait de bâtir des théories qui ronronnent et tiennent bien la route *in abstracto*. Il a évité les généralisations et s'est contenté de parler avec les paysans. Nous lui sommes aussi très reconnaissants de nous avoir fait l'économie de la commiseration qui tisse normalement les récits de voyages et les enquêtes au tiers monde (et qui font parfois passer les habitants pour des espèces de demeurés, incapables de faire des erreurs comme tout le monde!).

Sa thèse est simple et tient en quelques lignes : leur décollage passe par une réforme agraire réelle, mettant de côté la collectivisation des terres (qui n'a jamais fonctionné). L'auteur est très précis en ce qui concerne les grandes fermes d'État : il l'est moins avec les domaines possédés par les « happy few » qui sont parfois peu ou pas du tout exploités. Mais la logique est la même, et le remède fort simple : le paysan doit devenir propriétaire de sa terre. Il est important que l'État se dégage, mais M. Sorman lui reconnaît (c'est presque étonnant) une grande utilité : assurer un cadre légal stable et incontestable ; mettre un accent important sur l'éducation ; soutenir les prix de certaines den-

rées alimentaires.

Au passage, il nous livre, pourtant, quelques remarques qui sont littéralement insoutenables : débarquant au Chili, il s'interroge avec candeur sur l'apparent calme du pays. Là où il croyait rencontrer une armée sur le qui-vive, harcelant une population apeurée, il n'a vu que des gens ordinaires qui n'avaient pas l'air de mal vivre. Or c'est là faire bon compte de la liberté, thème si cher à M. Sorman : c'est aussi oublier que ce peuple « calme » a, en fait, été maté par une police qui faisait (et fait encore) bon marché des droits de l'homme les plus élémentaires.

Mais, à part ces assertions malheureuses (distraction d'un voyageur pressé?), son travail est fondamental. Il pose en termes simples des questions d'une brûlante actualité. Mais il est clair qu'on n'appréciera pas chez les bien-pensants du tiers-mondisme. Comme dans le cas de Pascal Brückner (dont le remarquable ouvrage *Le Sanglot de l'homme blanc*, Paris, 1983, a été décrié par tout le monde, mais lu par personne), M. Sorman risque de voir son livre brandi comme un exemple encore plus probant du mépris de l'Occident pour les pauvres du monde. Quand on pense qu'il ne fait que demander que la terre soit rendue aux paysans...



Le Cray IS-1300, l'ordinateur le plus puissant au Canada.

PHOTO CP

Les puces du «village global»

LA MACHINE UNIVERS
Pierre Lévy
Paris, La Découverte, 1987

GEORGE TOMBS

COMMENT réagir au bouleversement que représente la toute-puissante culture informatique ? Comment, lorsqu'on se trouve face à l'intelligence artificielle, ne pas laisser échapper cette plainte : « Et moi, est-ce que je ne risque pas de devenir superflu, avec mon intelligence toute simple, naturelle, humaine ? »

En effet, comme le démontre Pierre Lévy dans *La Machine univers*, l'ordinateur est en train de remporter une victoire fulgurante sur la personne. Le calcul subordonne le langage, l'abstrait remplace le vécu, les variantes si vitales entre cultures, moeurs, valeurs à travers le monde risquent de disparaître, une fois réduites, simplifiées, codées par

cette machine universelle qu'est l'ordinateur.

Ce livre est incontestablement le plus important qui ait jamais été écrit sur la culture informatique, d'un point de vue humaniste et informatif. Il démontre clairement les enjeux pour nous tous de l'ère des ordinateurs, où certains chercheurs veulent réduire la condition humaine, l'âme, la pensée, la sensation à de simples traitements mécaniques de données.

Certains auteurs ne cessent de se demander si l'intelligence artificielle ne serait pas une impossibilité logique. D'autres font miroiter l'épanouissement imminent de l'espèce entière, grâce à l'informatique, ou font ressurgir les angoisses les plus viscérales que peuvent avoir leurs lecteurs.

Mais Lévy, chercheur associé à

l'Ecole polytechnique de Paris, nous invite à penser l'informatique. « Que sont la mémoire, la perception, l'intelligence ? », nous lance-t-il. Qu'est-ce que l'homme, enfin ? Que l'on construise des machines, que l'on teste des hypothèses formelles au sujet de la cognition, que les ingénieurs du concept mettent en algorithmes des compétences de plus en plus étendues, fort bien. Mais de grâce, ne nous figurons pas toucher au cœur battant de la pensée. »

C'est ainsi que Lévy écarte la possibilité de quantifier l'esprit, l'âme. Au fond, les chercheurs essaient d'objectiver le sujet, de traiter le transcendantal comme de l'empirique, de voir même dans nos processus biologiques (réseaux de neurones) de simples mécanismes simulables.

Comment en est-on arrivé là ? L'auteur souligne que l'ordinateur est le produit par excellence de la civilisation occidentale, celle qui, depuis les Grecs, a cherché à rompre avec la tradition historique pour réaliser, d'une part, des idéaux abstraits et, d'autre part, la maîtrise des rythmes de la nature.

C'est ainsi que Lévy rompt avec les lieux communs véhiculés depuis si longtemps par les apôtres de Marshall McLuhan, à savoir qu'on serait dans un village global, relié instantanément par l'électronique. L'épiphanie, l'épanouissement technologiques tant attendus, ne se produiront donc pas ! Quoi qu'il en soit, on a si souvent évoqué ce « village global » qu'il a perdu tout sens. Et l'histoire, l'expérience même sont au point de se dissiper.

Une justice en sursis

JUSTICE DELAYED
Nazi War Criminals in Canada
David Matas et Susan Charendoff
Toronto, Summerhill Press
1987, 275 pages

ARTHUR HIESS

L'auteur est co-président de l'Institut canadien des droits des minorités.

ON IMAGINE mal MacKenzie King, Louis Saint-Laurent, Camilien Houde ou Pierre Trudeau protégeant des criminels nazis ou refusant de les retracer et de les poursuivre. C'est pourtant une des surprises auxquelles doit s'attendre le lecteur de *Justice Delayed*. Depuis que le procès de Klaus Barbie en France et celui de Demjanjuk en Israël nous ont remis à l'esprit les horreurs perpétrées par les nazis, nous avons du mal à concevoir que quiconque veuille les voir échapper à la justice.

Dans *Justice Delayed*, on découvre que Saint-Laurent, premier ministre du Canada de 1948 à 1957, se fit le protecteur du comte Jacques de Bernonville, célèbre bras droit de Klaus Barbie. Tortionnaire impénitent du « régime Barbie », de Bernonville arriva au Québec déguisé en curé ! Vivant tranquillement à Montréal avec sa femme et ses trois enfants, il fut jugé pour trahison et con-

damné à mort « *in absentia* » par le tribunal de Toulouse. Reconnu par un ancien résistant, de Bernonville fut ardemment défendu par les milieux religieux et nationalistes du Québec des années 50 sous le leadership de Camilien Houde, alors maire de Montréal.

Pierre Trudeau, par ailleurs assez audacieux et capable d'imposer ses vues sur le bilinguisme au Canada et les droits des minorités linguistiques, n'osa pas poursuivre les criminels de guerre nazis de peur de créer des tensions que la société canadienne n'était pas assez forte pour supporter.

Cette attitude timorée trouva un écho en la personne de Martin Low, alors avocat pour le ministère de la Justice, chargé par le ministre Kaplan de présenter au gouvernement les avenues légales que le Canada pourrait utiliser pour poursuivre ou extraditer les criminels de guerre nazis. C'est donc en 1981 que Martin Low dirigea une commission intergouvernementale dont le rapport fut gardé secret jusqu'en 1985.

Le rapport Low s'employait laborieusement à démontrer que, sur le plan légal, le Canada ne pouvait rien faire. C'était justement ce que le Canada avait fait depuis 40 ans : rien. S'appuyant sur des arguments fallacieux et une interprétation la plus étroite possible du code pénal et de la charte canadienne des droits, le rapport Low concluait que de nouvelles dispositions dans le code pénal pour couvrir les criminels de guerre nazis constitueraient une violation de la charte des droits et libertés et de l'entente internationale sur les droits politiques et civils qui interdisent les poursuites rétroactives.

Les auteurs de *Justice Delayed* reprennent pied à pied les arguments du rapport Low. Ils démontrent, entre autres, qu'en réalité, ces deux chartes acceptent des exceptions à la règle contre les poursuites rétroactives dans les cas de crimes reconnus comme tels par le droit international. Les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité sont condamnés par le droit international et étaient reconnus par la communauté internationale même avant la Deuxième Guerre mondiale, nous disent les auteurs.

Mais, si la justice a été retardée, elle n'a pas nécessairement été arrêtée. En 1982, le Canada se décida enfin à expulser Albert Helmut Rauca, accusé du meurtre de plus de 10 000 juifs lituaniens et recherché depuis 30 ans. En 1987, la commission Deschênes déposa son rapport d'enquête sur les criminels de guerre, après deux ans d'audiences publiques. Les auteurs, David Matas et Susan Charendoff terminent leur livre par un vibrant plaidoyer : le temps presse, bientôt tous les survi-

vants de l'holocauste auront disparu ; les criminels nazis vont mourir de leur belle mort sans avoir jamais eu à rendre compte de leurs actes odieux.

Convaincus que le gouvernement Mulroney détient tous les atouts en main pour poursuivre au moins la vingtaine de criminels nazis reconnus par la commission Deschênes et sur lesquels elle a fourni beaucoup d'information, les auteurs expriment leur impatience. On reste étonné que rien n'ait encore été fait alors que le rapport Deschênes est déposé depuis 11 mois et que le premier ministre Mulroney a endossé les recommandations du rapport, notamment celle à l'effet de poursuivre les criminels de guerre au Canada.

ALLIANCE ET MÉSALLIANCES
DANS LE DIALOGUE
ENTRE ADULTE ET BÉBÉ
La communication précoce dans la famille
Elisabeth Fivaz-Depeursing
Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques »
1987, 212 pages

RENÉE HOUDE

PAREILS à deux comédiens qui improvisent, parent et bébé s'engagent, on ne peut plus naturellement, dans les plaisirs de la communication où vocalises, mimiques, regards, caresses, roucoulements et postures se répondent. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner de cette installation spontanée des rôles et des répliques où alternent écoute et expression ? N'y a-t-il pas de quoi s'étonner de ces alliances et de ces mésalliances ?

Elisabeth Fivaz-Depeursing cherche à décrire comment l'adulte encadre corporellement son bébé et

comment le bébé y répond. Après une revue de la littérature sur la communication et l'interaction, puis sur l'alliance communicationnelle, elle nous présente ses hypothèses et sa méthode de microanalyse des interactions corporelles et visuelles entre adulte et bébé. Elle observe le jeu du dialogue après de 16 familles suisses — huit des 16 mères ont un dossier psychiatrique — pendant la

**LES
MÉDICAMENTS,
FAUT PAS
EN ABUSER!**

Santé et
Services sociaux
Québec

François Côté, libraire.

Vendredi et samedi,
12 à 17 hres et sur rendez-vous

1840 Amherst, Montréal, Québec H2L 3L6. Tél.: (514) 523-0182.

Respect

RAPPORT 1987
Amnistie internationale
Mérilind/AEFAI, 287 pages

GUY FERLAND

« CE RAPPORT 1987 traite des atteintes aux droits de la personne commises par les gouvernements dans 129 pays. Il évoque l'incarcération d'hommes et de femmes qui ont exprimé sans violence leur désaccord avec les orientations officielles. Il fournit des informations sur des prisonniers politiques détenus sans avoir eu la possibilité de se défendre au cours d'un procès public équitable. Il décrit les tortures et les mauvais traitements infligés derrière les murs des centres de détention, des prisons et des camps militaires. »

Amnistie internationale, c'est : 500 000 membres et adhérents ; 3 744 groupes dans plus de 150 pays et territoires ; des sections dans 44 pays ; 4 247 détenus adoptés comme prisonniers d'opinion ; 1 952 prisonniers libérés ; 1 792 nouveaux dossiers ouverts et 391 actions urgentes en faveur de près de 2 000 personnes dans 73 pays.

QUAND J'AI UN CADEAU ENTÊTE



La solution idéale
pour tous vos cadeaux de Noël
se trouve chez Flammarion Scorpion
...à cause

- du choix rayonnant
- de votre goût de l'inédit
- des libraires à la page
- du livre qu'il leur faut

Les librairies
flammarion scorpion

1243 University 866-6381 • 4380 St-Denis 284-3688 • Galeries d'Anjou 351-8763 • Centre Laval 688-5422
Carrefour Angrignon 365-4432 • Mail Champlain 465-2242 • Galeries de Terrebonne 492-5688

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

10e anniversaire

Demain, sur la scène centrale:

Le dimanche 22 novembre

12h30 : Le livre : *Gargouille* de Tristan Demers, éditions Quebecor.
L'activité : dessin improvisé par Tristan Demers, auteur et éditeur de *Gargouille*.

13h30 : La finale du concours organisé par les Éditions françaises et CKOI-FM. *Moi, j'épelle avec Larousse*. Le concours a débuté à l'automne dans les écoles, pour se poursuivre sur les ondes de CKOI-FM en novembre. Plus de 40 000 \$ seront remis en prix dont un voyage offert par Air-Canada. La finale sera enregistrée par le réseau de télévision Quatre-Saisons et diffusée au Petit Journal.

15h00 : **Comme un grand livre ouvert**
Gérard-Marie Boivin se pose la question suivante : **Que lisent nos vedettes?** en compagnie d'artistes bien connus du public.

16h00 : **Le livre: La Vie d'artiste** de Louis Caron, éditions du Boréal.
L'activité : un hommage aux 50 ans de l'Union des artistes. L'UDA invite le public à venir célébrer cet anniversaire. Des surprises vous y attendent.

17h00 : Le livre : *Ces femmes qui aiment trop* de Robin Norwood, éditions Stanké.
L'activité : Jeannette Biondi anime une table ronde sur ce phénomène social important. Ses invités sont : Monique Dansereau, initiatrice des groupes de soutien pour les femmes; Michel Laflamme, initiateur des groupes de soutien *Entre hommes* et Josette Stanké, éditeur adjoint et directrice de la collection Parcoures.

19h00 : Le livre : *L'homme de papier*, une réalisation de l'ONF aux éditions Stanké.
L'activité : le comédien Denis Bouchard dirige un atelier sur le cinéma d'animation.

20h00 : Le livre : *Desafinado, otobiographie d'Hubert Aquin* par Françoise Iqbal, éditions VLB.
L'activité : Une table-ronde avec Paul Ohl, Françoise Iqbal et Andrée Yanacopulo, animée par Jacques Langui-rand.

Du 19 au 24 novembre 1987
Place Bonaventure
Prix d'entrée : 3,00\$, 1,50\$ (étudiants/ainés), 1,00\$ (enfants)
Avec la collaboration de La Presse

Claude Hagège, optimiste de la langue

LE FRANÇAIS ET LES SIÈCLES
Claude Hagège
Paris, éditions Odile Jacob
1987, 260 pages

MARCEL FOURNIER

LE LINGUISTE français Claude Hagège quitte un moment sa chaire du Collège de France pour s'engager dans la polémique. Elaboré d'une manière rigoureuse et sur la base d'exemples concrets, son diagnostic est clair : certes, il y a eu, comme le notent les gardiens du bon usage, de nombreux emprunts, mais « l'anglais n'a pas atteint le noyau dur de la langue française ». L'ouvrage de Claude Hagège nous offre une bouffée d'air frais et nous invite à un optimisme de bon aloi : les emprunts sont le plus souvent absorbés, à terme, par

la langue qui les reçoit et contribuent à l'enrichir.

La pureté interne du français est donc moins menacée qu'on le croit. S'il y a un problème, c'est plutôt du côté de la promotion internationale du français. L'enjeu se déplace, de la France à l'ensemble de la francophonie.

Pour sa part, Hagège considère que « le maintien du français à un bon niveau international » constitue un dessein rationnel; il croit aussi que « la cause du français comme langue de l'Europe peut raisonnablement être plaidée, sans rodomontades ni subreptions ». Son grand rêve est de voir le français « jour de rechef, un jour, du privilège de l'universalité ». Quelle autre langue mieux que le français peut représenter une « troisième voie d'expression

entre celles qui traduisent les idéologies des deux blocs, soviétique et américain » ? Qui mieux que l'espace francophone peut répondre à l'aspiration d'indépendance culturelle de nombreux peuples ? Après avoir détruit quelques mythes — par exemple, la clarté de la langue française — Hagège nous en offre donc un nouveau lorsqu'il associe étroitement la culture et la langue françaises à « l'image de la liberté que la Révolution (française) a imprimée dans les esprits ». Notre savant universitaire s'aventure hors du « carré des linguistes »... et d'analyste qu'il était, il se fait homme d'action.

Pour l'entreprise de longue haleine qu'est la promotion internationale du français, Hagège identifie divers préalables, dont le respect des langues autres que le français aussi

bien en France qu'à l'étranger, et il propose différents moyens, allant de la réforme (mineure) de l'orthographe à des mesures concrètes pour favoriser la diffusion du français dans les médias (TV5) et dans les sciences. Hagège ne craint pas de se bercer d'illusions. « C'est souvent en croyant aux utopies qu'on les a transformées en réalité. »

En parcourant les quelques paragraphes que Hagège consacre aux problèmes linguistiques du Québec, les lecteurs d'ici se réjouiront de la tolérance qu'il adopte à l'égard du *joual*, ce « dialecte populaire franco-québécois, assez différent de la norme canadienne par son lexique riche en anglicismes et surtout par sa phonétique ». Nous sommes enfin autorisés à dire *claque* pour parler du « revêtement protégeant les chaussures contre la neige boueuse ». Plusieurs seront réconfortés de savoir qu'« en inscrivant dans sa constitution l'unilinguisme officiel en faveur du français (loi 101), le Québec a manifesté une claire sagesse de la gravité des enjeux » et que nous sommes ainsi protégés « contre le péril du bilinguisme ». Il y a, cependant, fort à parier que des grammairiens puristes lui reprocheront son laxisme et des intellectuels nationalistes, son insouciance face à « l'urgence de la situation ». L'un des mérites de cet essai aura été de nous rappeler que « la



PHOTO LOUISE LEMIEUX

CLAUDE HAGÈGE.

langue française a noué de très anciens rapports avec la durée » et que sa défense passe aujourd'hui par la reconnaissance et l'organisation d'un véritable *espace francophone*. Pour Hagège, il ne s'agit pas d'une forme de néo-colonialisme culturel : la diffusion du français lui apparaît comme « un autre choix, humaniste, face à toutes formes d'hégémonie ».

Wiesel, l'espoir et le désespoir

DISCOURS D'OSLO

Elie Wiesel
Paris, Grasset, 1987

CLÉMENT TRUDEL

DEUX BRÈVES allocutions du prix Nobel 1986, prononcées à Oslo : « Ai-je le droit ? » et « L'espoir, le désespoir et la mémoire », viennent d'être réunies en plaquette chez Grasset. Il y a là un témoignage dense, plein d'émotion, quasi haletant. Elie Wiesel s'y révèle le chantre à la fois horrifié et fasciné par l'ampleur d'une tragédie; le plaideur entièrement voué à procurer à Israël un horizon « libre de toute haine et de tout périel ». Ce qui le pousse à évoquer les Palestiniens « frustrés » et « désespérés », tout en se disant sensible à leur souffrance : « Mais je déplore leurs méthodes quand elles débouchent sur la violence. » Il dira aussi qu'il « est possible de résister à la violence autrement que par la violence », sans indiquer par quelle *praxis*, cependant.

L'auteur du *Chant des morts* et du *Testament d'un poète juif assassiné* reprend la question lancinante : « Le monde n'aurait-il rien appris ? », pour aussitôt affirmer : « C'est pourtant pour le sauver que nous invoquons la mémoire. »

Combattre l'oubli et le mensonge, car « oublier c'est se choisir complice ». Rappelé qu'aussi longtemps qu'un dissident restera en prison, (ou qu'un enfant aura faim), notre liberté ne sera pas entière. Telle est la préoccupation de cet

écrivain-prêcher aux accents touchants lorsqu'il fustige les guerriers (« qui n'ont pas bonne presse dans le Talmud ») et lorsqu'il dégage le caractère contemporain (?) de Job. « Bien sûr, nous ne sommes pas en mesure d'éliminer la guerre, mais le moins que nous puissions faire, c'est de ne plus la glorifier et de la montrer dans son abjection hideuse... elle ne laisse pas de vainqueurs, elle n'engendre que des victimes. »

C'est là un discours noble, une voix courageuse qui n'a rien à dire de louangeur sur la haine comme ressort de l'Histoire. Wiesel a l'art de parler en mystique aux stratèges, souvent cyniques, de tous les blocs; de pousser à fond le paradoxe d'un oubli guérisseur et insidieux, si l'on prend en compte les fruits du « fanatisme religieux », des « tentations totalitaires », du racisme, de l'antisémitisme (aussi aberrant que l'apartheid, dira Wiesel) et de la « haine tonitruante ».

Même si ces textes se rattachent à un contexte où la gratitude est de mise (l'écrivain accroît son prestige par un tel prix), il est bon de les relire avec les yeux de l'enfant qui a survécu à l'holocauste. C'est, d'ailleurs, ce que fait fréquemment Wiesel, en se demandant si le silence ne constituerait pas le plus éloquent des témoignages. « Leurs tombes, c'est nous qui les portons en nous », dit-il des victimes juives (il n'oublie pas, non plus, les autres groupes voués par les nazis aux fours crématoires).

Ces *Discours d'Oslo* ont pu paraître



PHOTO AP

ÉLIE WIESEL, prix Nobel de la paix 1986.

tre intégralement dans des revues mais les avoir sous la main, quand il faut traiter de la récurrence de l'intolérance et de l'oppression, c'est pousser jusqu'à ses limites le désespoir « et bien au-delà, afin de le transformer en un appel puissant et irrésistible à l'espérance ». N'est-ce pas là la mission la plus courante des plus éloquents porte-parole d'un peuple décimé, voué à rêver un destin plus humain ?

Les Bourbons aujourd'hui

ÉTAT PRÉSENT
DE LA MAISON DE BOURBON
Paris, éditions du Léopard d'or
1987, 244 pages

YOLAND SENÉCAL

LES BOURBONS d'aujourd'hui représentent la seule branche subsistante, en ligne légitime, des Capétiens, et l'on marque cette année le millénaire de l'accession au trône de Hugues Capet. Ils sont issus des deux fils de Louis XIII, Louis XIV et Philippe, duc d'Orléans, et peuvent se targuer de la plus ancienne filiation généalogique masculine connue hors de toute contestation : 852.

L'*État présent...* recense les Bourbons d'aujourd'hui, sous forme d'annuaire, en les rattachant à leurs différentes branches. De même, l'historique, l'héraldique, les titres, les ordres sont bien présentés. On regrettera l'absence de dimension sociologique et biographique dans les notices; mais nous savons, par ailleurs, que la position sociale des Bourbons est généralement élevée.

La maison de Bourbon règne toujours sur l'Espagne et le Luxembourg, à travers des descendants de Philippe V d'Espagne, petit-fils de Louis XIV. Le chef de la maison —

l'ainé dans la primogéniture — est le duc de Cadix, cousin germain de Juan Carlos. Du même Philippe V sont issues également d'autres branches qui furent souveraines en Italie avant l'unification : la maison royale des Deux-Siciles et la branche de Parme. La maison royale de France, dont le chef est le comte de Paris, est issue de Louis XIII par la ligne d'Orléans. On sera plus étonné de l'existence, chez les Orléans, de la maison impériale du Brésil ! En effet, le comte d'Eu, petit-fils de Louis-Philippe, épousa l'héritière de la couronne du Brésil, qui descendait de la famille royale de Portugal.

Il faut, en revanche, négocier — et contester — la position prise par les auteurs de l'*État présent...* en ce qui a trait à la succession de France, posée en 1833 après le décès du comte de Chambord, dernier de la ligne issue de Louis XV. Pour eux, la renonciation faite par Philippe V au trône de France pour lui et ses descendants n'est pas valide en droit. Ainsi, la branche aînée espagnole serait l'héritière au détriment des Orléans. Lors du séjour du comte de Paris au Québec, on a entendu certains commentaires là-dessus. Remettons les choses au point.

Il y avait effectivement en France

des lois fondamentales situées au-dessus de la volonté du roi et des princes. Celles-ci, qui s'imposèrent peu à peu dans le temps, touchent à la masculinité (loi dite *salique*) et à la catholicité. Or la renonciation de Philippe V ne contrevient à aucune de ces lois. Il est même possible de montrer qu'elle va dans le sens de la première; car, comme l'écrivait Pierre de Belloy en 1586, l'exclusion des femmes n'est pas fondée sur « l'imbécillité et infirme condition du sexe (féminin), laquelle se trouve trop souvent aussi au sexe masculin; mais principalement pour empêcher qu'elle (la couronne) ne tombe en étrangère main... » Ces dispositions ont, de plus, reçu l'aval du temps : jamais sous l'ancienne monarchie puis sous la Restauration, les descendants de Philippe V ne furent considérés comme membres de la maison de France. En droit, le comte de Paris est bien l'héritier du trône. Mais il a beaucoup d'ennemis qui ne cachent pas leur répulsion pour la tradition libérale de l'orléanisme...

Prudence faite sur la question successorale, l'*État présent...* est digne d'intérêt pour l'historien, le généalogiste, l'héraldiste ou le simple curieux.

AUX ÉDITIONS
LIBRE
EXPRESSION

Louis-Martin
TARD

Il y aura toujours
des printemps
en Amérique

roman



La plus belle
histoire que
vous
puissiez lire:

Celle du Québec qui
vous est racontée à
travers le destin d'une
famille que vous
suivez au fil de
quatorze générations
depuis 1633 jusqu'à
aujourd'hui

«... Le roman de
Louis-Martin Tard a une
valeur pour le Canada
français au même titre
que certains ouvrages de
Mitchener l'ont pour
les États-Unis.»

Alice Parizeau
Le Devoir

19,95\$

En vente dans les bonnes librairies

Le Tandem Jeunesse

L'ANNEAU
DU
GUÉPARD

Neuf nouvelles. Elles vous
amèneront à Manhattan, à
Berlin, dans les Prairies, en
Bulgarie, dans les Antilles, à
San Felipe, à Los Angeles,
dans la cinquième dimension
et dans la cour de votre pro-
pre maison.

Collection Conquêtes
Adolescent(e)s/
Jeunes adultes

LE DON

Des coups inattendus à la
porte ont changé l'univers
de Joëlle Faribault... l'ont
bouleversé et transformé
pour toujours. Ils ont régné
en maître sur les vies... et les
morts d'une jeune fille sur le
point de devenir femme.
Joëlle Faribault a Le Don.
Voici son histoire.

Collection Conquêtes
Adolescent(e)s

ALLER-RETOUR

14 ans. Et seul. Vraiment
seul. La lutte d'un jeune pour
trouver sa place dans un
monde menaçant... et pour
se trouver lui-même. Une
histoire de courage, un
roman émouvant.

Prix ACELF Jeunesse 1986,
Prix Alvine-Bélisle 1987
Collection Conquêtes
11 ans et plus

David
Schinkel
et
Yves
Beauchesne



aux Éditions Pierre Tisseyre

LE ROMAN DE NOTRE ÉPOQUE

MYRIAM PREMIÈRE

DE FRANCINE NOËL

Ce deuxième roman de Francine Noël, où l'humour et l'imagination ne font jamais défaut, fait vivre des dizaines de personnages attachants ou burlesques, avec, en toile de fond, l'année 1983: l'après-référendum, la démobilisation, la désillusion amoureuse, mais aussi l'embrasement de l'Amérique latine, l'affirmation féministe, etc. La fin d'une époque ou le début d'une ère nouvelle? Avec un talent et un art inégalés, Francine Noël jette un regard juste et profond sur notre société. Une suite prestigieuse à *Maryse!*

536 pages — 19,95\$



Francine Noël sera au Salon du livre de Montréal, aux stands 476 à 478, pour y dédicacer son nouveau roman.

En librairie dès le 23 novembre! Réservez dès maintenant votre exemplaire chez votre librairie.

vib éditeur LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le Prophète et le tchador

LE HAREM POLITIQUE
Le Prophète et les femmes
Fatima Mernissi
Paris, Albin Michel
1987, 294 pages

DENISE ROBILLARD

« NE CONNAÎTRA jamais la prospérité le peuple qui confie ses affaires à une femme. » C'est ce *hadith* (document décrivant ce que le Prophète a fait ou dit) misogynne qui a déclenché la savante enquête de Fatima Mernissi, Marocaine de religion musulmane. Utilisant la méthode scientifique, elle débuse et démasque les manipulations du texte religieux pour justifier le pouvoir de l'homme sur la femme.

Car il fut une époque où les femmes musulmanes « avaient leur place, partenaires incontestées d'une révolution qui faisait de la mosquée un lieu ouvert, et du foyer un temple de contestation ». Un livre de fierté et de passion, d'intelligence, de ferveur et d'affection pour le prophète Mohammed, qui identifie certaines lacunes de la science religieuse, en

particulier l'absence de synthèse et l'empirisme excessif qui juxtapose des opinions au lieu de dégager des principes.

Ce livre dénonce le « mal du présent », la fuite vers le passé dont souffrent les musulmans. « Étrange mémoire, écrit F. Mernissi, où même les morts et les mortes n'échappent pas aux tentatives d'assassinat, si par hasard ils risquaient de lever le *hijab* (rideau) sur la médiocrité et la servilité qu'on nous présente comme tradition. » L'auteur souhaite l'émergence d'une « mémoire-liberté » qui permette de vivre au présent.

L'imposition du *hijab*/rideau, du vivant même du Prophète, pour distinguer les femmes libres des esclaves et les protéger, la décision de cacher les femmes « au lieu de changer les mentalités », va tronquer pour longtemps la mémoire de cet élan de liberté individuelle et de démocratie, qui a marqué le prophétisme originel. Avec douleur, l'auteur reconnaît que, paradoxalement, c'est la violence coloniale qui a forcé les États musulmans à rouvrir le dossier des



PHOTO AP

droits de l'individu et de la femme. Le rejet de cette tradition avait occulté pendant des siècles « la dimension de l'Islam comme civilisation » et paralysé la réflexion qui en avait fait « une expérience pionnière en matière de liberté individuelle et de démocratie ». Les intégristes ont à ce point obliéré cette tradition qu'ils la rejettent aujourd'hui comme un produit de l'Occident.

Métiers et lieux du livre

HISTOIRE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN FRANCE, DE LA RÉVOLUTION À 1939
Graham Keith Barnett
Paris, Promodis/éditions du Cercle de la librairie
1987, 489 pages

LE LIVRE FRANÇAIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME
Henri-Jean Martin
Paris, Promodis, 1987, 302 pages

LE TRIOMPHE DU LIVRE Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIXe siècle
Martin Lyons
Paris, Promodis, 1987, 302 pages

YVAN LAMONDE

CES TROIS titres, édités chez Promodis qui publie aussi la monumentale *Histoire de l'édition française* en quatre volumes, témoignent bien du dynamisme de l'histoire de l'imprimé et de la lecture en France. Un recueil de travaux et d'articles d'un pionnier, H.-J. Martin, cotoie, dans cette collection « Histoire du livre », des chapitres passionnants de M. Lyons sur la genèse de l'industrie du livre, les *best-sellers* au 19e siècle, la signification du roman-feuilleton et l'image de la société dans la fiction populaire entre 1800 et 1840, et une histoire de la bibliothèque publique en France sur 150 ans.

Ces textes constituent un prétexte pour souligner, à l'occasion du Salon du livre de Montréal, la contribution de la recherche scientifique québécoise à la connaissance des métiers et lieux du livre et de l'imprimé au Québec depuis son apparition en 1764. Imprimer, éditer, diffuser, consommer : tel est le circuit commercial et culturel dont on a entrepris l'histoire.

L'imprimeur québécois, souvent originaire des États-Unis au 18e siècle, ressemble davantage à l'imprimeur américain qu'à l'imprimeur français : alors que celui-ci est propriétaire de journal et imprimeur. C'est le journal qui rend possible l'imprimerie; André Beaulieu et Jean Hamelin ont documenté cette corrélation jusque dans le 19e siècle. Nous disposons, d'ailleurs, d'un portrait-robot de l'imprimeur canadien des 18e et 19e siècles dans les nombreuses notices biographiques d'imprimeurs du *Dictionnaire biographique du Canada*. Quant aux imprimés québécois depuis 1764, nous en avons un inventaire presque définitif jusqu'en 1820, grâce aux travaux de Milada Vlach et de Yolande Buono, de la Bibliothèque nationale du Québec qui poursuit toujours sa reconstitution de la bibliographie des imprimés « laurentiens » jusqu'à l'implantation du dépôt légal en 1968.

Éditer. Enigme mobilisante qui,

Faut LE DEVOIR pour le croire!

ces derniers temps, a rapproché les littéraires des historiens et des bibliothécaires dans une nouvelle Association pour l'étude de l'imprimé au Québec. Question pour tous : depuis quand peut-on parler d'édition québécoise ? L'éditeur est d'abord imprimeur, puis imprimeur-libraire (Rolland, Beauchemin, par exemple) avant de s'appeler Valiquette, éditions de l'Arbre. Les littéraires — Jacques Michon à Sherbrooke, Maurice Lemire et le Crelig à Laval — scrutent la question après les études originales de Vincent Nadeau et al sur les fameux fascicules de l'agent *IXE-13*. L'édition est véritablement le grand chantier actuel de l'histoire de l'imprimé et de la littérature.

Diffuser. Par la librairie, qui fut d'abord l'atelier d'imprimerie, celui de Neilson ou de Mesplet. Puis, la librairie-parfumerie-épicerie fine de Bossange (1815-1820) reprise par E.-R. Fabre jusqu'en 1854 tandis qu'à Québec, Crémazie — étudié comme Fabre par Jean-Louis Roy — finissait par décrier la société « d'épiciers » ! La percée la plus avancée de l'histoire de la librairie est celle de George L. Parker, *The Beginnings of the Book Trade in Canada*.

Diffuser encore et consommer par la bibliothèque publique. L'histoire de l'imprimé et de la lecture au Québec, qui a une longueur d'avance au Canada, a bien dégagé les types de bibliothèques depuis le 18e siècle et les modalités d'émergence de la bibliothèque publique — *Westmount Public*, bibliothèque de la Ville de Montréal. Des études d'une exceptionnelle originalité ont analysé, avec l'aide de l'ordinateur, les livres et auteurs empruntés ainsi que les emprunteurs à la fameuse bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal.

Lire. D'abord, savoir lire. Les travaux de chercheurs regroupés autour de Claude Galarneau (U. Laval) ont commencé à faire pièce des préjugés sur l'alphabetisation des Canadiens français.

Ces travaux sur l'imprimé rejoignent les métiers du livre : ils en offrent une histoire, y compris celle de la syndicalisation dans le secteur de l'imprimerie.

Si Fleury Mesplet a, ces jours-ci, une telle presse, il faut reconnaître que les historiens du livre et de l'imbre sont pour quelque chose dans la diffusion des Lumières.

LES ÉDITIONS DU BEFFROI

S.L.M. Stand 329

Lecteurs du devoir,

LES ÉDITIONS DU BEFFROI vous présentent cet automne des livres qui viennent d'horizons intellectuels ou spirituels fort différents; ils ont en commun cependant la profondeur de la pensée.

François Hébert avec une fable-poème, *HOMO PLASTICUS*, et une pièce de théâtre, *LES ANGLAIS*, nous fait découvrir avec sa verve coutumière, comique, controversée et dérisoire, le tragique de l'homme contemporain.

Richard Bodéüs, spécialiste de la philosophie ancienne, nous propose dans ses cinquante-quatre *LETTRES D'UN AFFRANCHI* une réflexion, particulièrement pertinente aujourd'hui, sur la liberté et l'esclavage.

Jacques Lavigne, l'intellectuel québécois le plus original dans sa quête de la vérité, nous offre dans *PHILOSOPHIE ET PSYCHOTHÉRAPIE* le fruit de trente années de recherche.

Michel Brindamour
directeur littéraire

Homo Plasticus, François Hébert, fable-poème, 130 pages, 10\$.

Les Anglais, François Hébert, théâtre, 168 pages, 10\$.

Lettres d'un affranchi, Richard Bodéüs, essai, 133 pages, 10\$

Philosophie et Psychothérapie, Jacques Lavigne, essai, 299 pages, 25\$

Les Éditions du Beffroi, 3550, du Long-Sault, Beauport, Qué.
G1E 1H6 Tél.: (418) 663-3696

Les Enfants parfaits

Suite de la page D-1

avaient besoin d'être éduqués de manière à faciliter la pratique d'accouplements scientifiques.

— J'ai beau être jésuite, disait-il, je reste prêtre ! dit Guénette en échappant dans sa tasse un nuage de lait.

Noémie von Klapp insistait. Le père Guénette parlait aussi bien l'anglais que l'allemand.

Ces spécialistes professaient dans la langue qui rejoindrait le plus grand nombre. Elle avait même été jusqu'à flatter leurs bas instincts en leur disant qu'ils auraient la chance d'enseigner à la plus belle jeunesse de toutes les races : Adonis, Aphrodite, Hercule et compagnie. Mais rien n'y fit. Le père Guénette n'avait pas fléchi. Pour accepter, il aurait fallu qu'il soit en tout point d'accord avec la formule de Noémie von Klapp : produire des enfants parfaits. Il doutait qu'on puisse intervenir de manière aussi catégorique dans le plan divin de la nature.

Pour Yanantha, c'était tout autre chose. Il avait été attiré par la paye. Noémie leur avait offert des cachets faramineux. Il n'avait pas pu résister à la tentation de s'enrichir en vitesse.

— C'est bien beau de voir des auras, disait-il, d'avoir des pouvoirs, d'entrer dans l'esprit des gens, mais jusqu'à présent ça n'a jamais été très payant !

On l'avait conduit là-bas les yeux bandés. (L'emplacemement exact de *Verloreelei* devait rester secret.) Sur place, sa carrière de professeur n'avait pas été bien longue. La philosophie du tantrisme avait dû céder le pas à la voyance. Noémie préférait réorienter Yanantha vers la prospection. Même s'il fallait laisser les jeunes surhommes crouper dans l'ignorance des *chakras* et du *tantra*, Yanantha rapportait plus sur la route ! Ses dons facilitaient la tâche des agents chargés d'enlever les héros génétiques dont Noémie avait besoin pour mener ses expériences.

Tout avait changé le jour où le génétomètre avait fait son apparition. Cet appareil, qu'avait fini par mettre au point le professeur Joseph Prazec, après vingt ans de tâtonnements, permettait de détecter, d'aussi loin qu'une centaine de mètres, les spécimens supérieurs du point de vue génétique. On pouvait promener cette sonde dans la foule (elle était assez petite pour tenir dans la paume d'une main) et mesurer le potentiel génétique des individus. Quand l'aiguille

donnait dans le rouge, on savait qu'on avait repéré un bon spécimen. Il ne restait qu'à le suivre et préparer minutieusement son enlèvement.

Yanantha aurait pu revenir au tantrisme, mais il était tellement humilié d'avoir été remplacé par une machine qu'il refusa toutes les offres de Noémie. Tous les efforts qu'elle fit pour le récupérer furent vains. Devant son entêtement, elle lui avait fait crever les yeux avant de le renvoyer à Cologne.

— Pauvre folle ! dit le père Guénette, ce n'était pas parce qu'il était aveugle qu'il avait perdu ses dons de perception ultra-sensorielle. Il n'aurait jamais dû accepter d'y aller !... Elle l'a rendu fou, lui aussi !

Pour se venger, Yanantha avait entrepris de détruire Noémie. Il avait même investi tout l'argent qu'il avait fait à *Verloreelei* dans la lutte contre son ancienne patronne. Après vingt-deux ans de silence, il avait repris contact avec Albert Guénette; il lui avait envoyé de l'argent pour qu'il suive les ravisseurs de Johnny Assunção. C'était un des derniers spécimens qu'il avait détectés lui-même. À Montréal, le père Guénette était son seul contact.

— Mais je suis trop vieux pour partir à l'aventure !... Et puis je ne suis pas sûr qu'il faille raser *Verloreelei*, ou tuer Noémie, comme le voudrait Yanantha.

Seul son texte avait de l'intérêt pour le père Guénette. Et les jours étaient comptés.

Le père Guénette se leva, sortit du tiroir de sa table de travail un billet d'avion, puis il prit sur une étagère un petit calepin vert qu'il remit à Bruno en lui faisant promettre d'y noter tout ce qu'il verrait au cours de son voyage. Bruno ouvrit le billet et constata qu'il partait, sans l'avoir demandé, pour Amsterdam. L'idée de sauver Johnny Assunção le hantait bien plus que le texte d'Albert Guénette ou la vengeance de Yanantha.

D'une commode où régnait un fouillis indescriptible, le père Guénette sortit un jean et un chandail, très bien pliés, qu'il remit à Bruno. Pendant que le jeune journaliste, encore éberlué, s'habillait en vitesse, le jésuite, qui cherchait des souliers et des chaussettes, ne cessait de répéter :

— Vite ! Vite ! L'avion décolle à dix-neuf heures trente-sept. Ils ne vous ont pas vu, mais n'attirez quand même pas leur attention sur vous. Restez discret !

Les livres, les papiers, les meubles et les tentures sentaient la cigarette au menthol.

(Tous droits réservés, 1987, Guérin littéraire.)

BEST-SELLER À NEW-YORK

Plus de 500.000 exemplaires vendus

«THE CLOSING OF THE AMERICAN MIND»

PRIX JEAN-JACQUES ROUSSEAU

décerné à Guérin en mai 1987 pour LE MEILLEUR ESSAI DE L'ANNÉE

guérin littérature

annonce la parution au Québec de l'ouvrage de
ALLAN BLOOM

«Ce que ce livre nous donne, que l'on soit ou non d'accord avec ses conclusions, c'est un guide auquel il faudra absolument recourir dans toute discussion sur le même sujet.»

Extrait de la
préface de Saul Bellow

Ce livre s'adresse à tous ceux qui sont conscients des maux qui assaillent le monde actuel et qui croient que l'humanité devrait retrouver son âme.

ALLAN BLOOM

L'ÂME
DÉSARMÉE

**ESSAI
SUR LE DÉCLIN
DE LA CULTURE
GÉNÉRALE**



Préface de Saul Bellow
Guérin littérature

332 pages — 14,95\$

Distribution exclusive: Québec Livres

UN TRÈS BEAU CADEAU DE NOËL

ABONNEZ UN PARENT OU UN AMI À L'ÉDUCATION GÉNÉRALE

Ce magazine grand public est extrêmement intéressant à lire. Il fournit des informations concernant une foule de cours à suivre pour réussir sa vie ou dans les affaires.

Plusieurs éducateurs s'en servent pour enseigner le français ou pour renseigner leurs élèves ou leurs étudiants sur les sujets de l'heure.

- VOUS LIREZ DANS LE NUMÉRO DE DÉCEMBRE: «PASSE-PARTOUT»
- L'ÉDUCATION À SON MEILLEUR
- LA MORT D'UN GRAND DÉMOCRATE: RENÉ LÉVESQUE
- LA CULTURE ET L'INFLUENCE DU ROCK
- 200 000 ÉLÈVES SONT MEMBRES DES CAISSES
- UN RÉSEAU CONTRE LA PAUVRETÉ.



ANNONCEURS

Pour obtenir un exemplaire, une carte de tarifs ou plus d'information, appelez
Mme Hélène Poirier:
(514) 842-3481

12 numéros: 19,95\$ SEULEMENT
Remplissez le coupon ci-dessous et postez-le à:

L'ÉDUCATION GÉNÉRALE
4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481

NOM.....

ADRESSE.....

☐ Chèque ☐ Mandat-poste inclus.

Aimez-vous Gainsbourg?

ROBERT GIROUX

DANS LA COLLECTION « Poésie et chansons », chez Seghers, Lucien Rioux fait paraître un Serge Gainsbourg. Lucien Rioux est connu depuis longtemps de ceux qui suivent de près les publications touchant le milieu de la chanson et de la musique populaires. Déjà, au milieu des années 60, dans un numéro de la revue *Communications*, aux côtés d'Edgar Morin et d'Umberto Eco, Rioux manifestait un intérêt et une érudition que ses ouvrages ultérieurs n'ont fait qu'accentuer.

Serge Gainsbourg est certainement plus connu, dans la mesure où il gravite, en effet, dans un milieu qui offre à celui qui veut percer et s'imposer des moyens extraordinaires d'expression et de performance. D'abord, la voix : elle sait porter bien plus loin que ne saura jamais le faire un imprimé, à la condition, bien sûr, qu'elle soit bien accordée. Gainsbourg, pourtant, chante faux, rauque; son registre est faible, il a l'articulation de plus en plus molle, engluée entre les murmures et les soupirs d'un fumeur ivre qui n'a plus de souffle. Tout cela fait partie du personnage qu'il a mis des années à créer et qui a survécu à bien des décadences. Et ce qui lui fait le plus défaut, me direz-vous, c'est précisément la voix ! Je serais prêt à l'admettre si la voix n'était que l'émission sonore des cordes vocales. En ce sens restreint, la voix de Gainsbourg est minable.

Le livre de Lucien Rioux tente de rendre compte de ce que cette mosaïque que constitue Gainsbourg peut avoir de toujours vivant et donc de toujours opérant. Rioux participe même à l'entretien de la légende. Iconoclaste, Gainsbourg a d'abord séduit ses premiers admirateurs de la Rive gauche et les a ensuite reniés.

Plus près de nous, le scandale de *La Marseillaise*, chantée sur un rythme reggae, la provocation du travestissement, les lueurs décadentes

tes de l'inceste, etc. Le personnage ne manque pas de vigueur, et son public — large et varié — le lui rend bien, semble-t-il. L'effet Gainsbourg dure et dure.

La collection « Poésie et chansons » de Seghers se prête admirablement bien à ce type de figures culturelles. Après « Poètes d'aujourd'hui », en littérature, là où cette collection n'était alors qu'une sous-division de la poésie, devenue autonome maintenant, et obéissant au même modèle, elle réunit, elle aussi, un texte à la fois biographique et critique et une anthologie des meilleures chansons d'un auteur-compositeur; elle mérite qu'on s'y attarde. Ce livre sur Gainsbourg est le 54^e titre de la collection. On peut, certes, y regretter l'absence de la musique. Les textes de chansons sont, en effet, souvent perdants quand ils sont ainsi castrés. Mais ces collections, à la fois modestes et racoleuses, ont le mérite de retenir ce que le métier de chanteur — de saltimbanque, affirme Renaud — peut avoir d'éphémère.

Privés de la musique qui font d'eux des chansons, ces textes prennent l'allure de poèmes, et les éditeurs ne manquent pas de jouer sur cette ambiguïté de statut qu'on entretient autour de la chanson. De Noël, par exemple, vient d'éditer *Mon propre rôle*, de Gainsbourg, en deux tomes, réunissant l'ensemble des textes écrits (et composés) entre 1958 et 1987, depuis le *Poinçonneur des Lilas* au scénario tout récent de *Charlotte for ever*. On y retrouve avec plaisir le Gainsbourg familier, parodique et désabusé. On y rappelle qu'il a déjà publié ailleurs, donc qu'il est aussi un écrivain. Pour ma part, si je me réjouis de voir tous ces textes réunis et enfin faciles d'accès, ce n'est pas parce qu'ils pourraient être des « poèmes ». Privés du timbre, du souffle, de la voix et de l'arrangement musical, donc de l'interprétation, ces poèmes sont bien pauvres dans leur ensemble. Des bouts de textes réussis ici et là, des aphorismes bien tournés, une méchanceté



PHOTO CLAUDE DELORME/PHONOGRAM
SERGE GAINSBURG : « Je ne veux pas qu'on m'aime, mais je veux quand même... »

parfois vitriolante, des calembours tordants, etc. : cela devrait-il suffire ? Faut-il endosser cette boutade acidulée de Gainsbourg lui-même, selon laquelle la chanson ne serait qu'un art mineur destiné aux mineurs [...] car at-on besoin d'être initié dans une discipline qui n'en connaît aucune ? [...] Tout art qui se peut aborder sans initiation préalable ne peut être qu'un art mineur... » Distinguant avec soin le génie et le talent — avec tout ce que cela peut entraîner de préjugés culturels — Gainsbourg s'accorde tout de même la sphère du talent. Et du talent, il faut admettre qu'il en a, dans ses textes et beaucoup ailleurs.

L'album nous rappelle qu'il n'est

pas qu'un auteur-compositeur, mais aussi un chanteur, un homme de spectacle, une vedette, un metteur en scène et bien autre chose. Toujours sous les feux d'un projecteur, toujours sous la nécessité d'ouvrir l'oeil, de viser juste, de faire mouche, le personnage a su se garder jeune, même si les photos illustrent les changements de look, la vie qui passe et qui résiste, tout le travail de mise en scène sociale que commande un tel métier. « Je ne veux pas qu'on m'aime, mais je veux quand même », avoue-t-il à la fin du deuxième tome de *Mon propre rôle*. Cette petite phrase m'a fourni le titre de mon article. Et vous, aimez-vous Gainsbourg ?

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

Paul Watzlawick, Guide non conformiste pour l'usage de l'Amérique, éditions du Seuil, 126 pages.

AUTRICHIEN, professeur à l'Université de Stanford, l'auteur-philosophe met en évidence « certains aspects de la vie quotidienne américaine qu'un Européen ne connaît pas nécessairement ou ne soupçonne même pas ». Son initiative nous vaut d'intéressantes et même d'amusantes chroniques sur le comportement des Américains au volant, au restaurant, au téléphone, dans les hôpitaux, etc. Le chapitre « L'argent, le crédit et les banques » fait même réfléchir, et donne envie de toujours payer comptant...

Robert Dubois, Votre argent, 1987-1988. Le journal de bord de tout épargnant avisé, éditions de l'Homme, 136 pages.

DES CONSEILS pertinents, notamment sur la tenue d'un budget, l'obtention de crédit et les investissements immobiliers, se greffent à ce journal de bord, constitué de tableaux à remplir : inventaire complet des biens, liste des emprunts, des REER, etc. Suit un agenda (octobre 87 à septembre 88) original, mais, hélas ! conçu de telle sorte qu'on aura du mal à y inscrire lisiblement quelque revenu ou dépense que ce soit. Un guide pratique des finances personnelles, tout



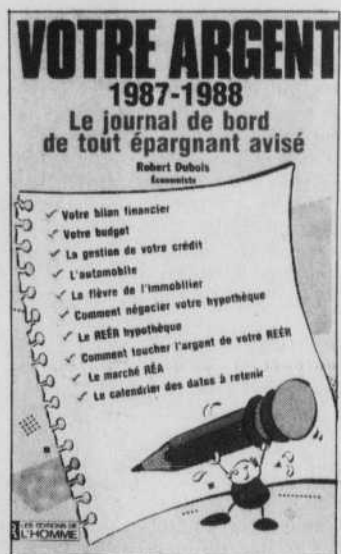
tivités des femmes aux congrès, les interdits à table — « ne mâchez pas la bouche ouverte » — la garde-robe, le comportement « bizenesse » passés au crible. Se démarquent : les textes sur le curriculum vitae et sur l'étiquette internationale. À méditer : l'auteur est la première conseillère à qui l'on ait demandé de raffiner les manières d'une équipe de football...

Monique Serey, Je suis une sorcière... vous aussi, Paris, Albin Michel, 193 pages.

CE N'EST pas tous les jours qu'une « ambassadrice de l'invisible » se raconte et nous entretient même, quoique brièvement, de ses relations avec le fisc. L'auteur, notamment radiesthésiste et cartomancienne, serait consultée en France par des vedettes de toutes sortes. La jeune sorcière (42 ans) confesse aussi qu'un envoiement coûte plus cher qu'un désenvolement (« faire le mal coûte plus cher que faire le bien »), et que son philtre d'amour s'épelle... champagne. Avis aux nostalgiques en mal de potions plus exotiques.

Denis Goulet, Le Commerce des maladies. La publicité des remèdes au début du siècle, Institut québécois de recherche sur la culture, collection « Edmond de-Nevers » n° 6, 131 pages.

CONSUMPTION, dysenterie, crachements de sang et perte de vigueur : autant d'affections, autant d'élixirs, oxymels, quinquina et autres ibogaine du Congo pour jadis les guérir. Denis Goulet a étudié près de mille publicités de remèdes des années 1910. Il fait ressortir, entre autres, dans ce mémoire de maîtrise, que la génitalité féminine était, à l'époque, considérée comme une pathologie latente. Une quinzaine d'annonces publicitaires du temps sont reproduites, dont celle du sûrment centenaire « sirop du Dr Lambert ».



de même, muni d'une commode reliure spirale.

Éléna Jankovic, L'Étiquette des affaires, éditions de l'Homme, collection « Guide express des affaires », 228 pages.

LE PROPOS du livre : ajouter la maîtrise de l'étiquette à celle des affaires en général afin d'offrir l'image d'un professionnelisme sans failles. Les voyages, les ac-

Steven Spielberg, au-delà du réel

SPIELBERG

Jean-Pierre Godard
Paris, Rivages/Cinéma
1987, 232 pages

MARCEL JEAN

IRONIQUEMENT, l'auteur du premier ouvrage en français à être consacré à Steven Spielberg s'appelle Godard. Jean-Pierre Godard. Aucun lien de parenté, s'empresse-t-il de préciser dès la préface de son livre, avec Jean-Luc. Ni lien de sang, ni lien d'esprit.

La monographie qu'il signe ici a l'utilité, non négligeable, de celles qui, les premières, s'attaquent à un sujet. On s'en empare avec bonheur en se disant qu'elle comblera un bien grand trou dans notre bibliothèque, juste à côté des 20 Hitchcock et des 18 Renoir. D'autant plus que l'oeuvre de Spielberg, de *Duel à La Coulèure pourpre*, en passant par *Jaws*, *E.T.* et les deux *Indiana Jones*, occupe une place de première importance, au-

tant dans le cinéma mondial que dans l'imaginaire de nos contemporains.

Cela dit, il faut féliciter Jean-Pierre Godard pour sa connaissance presque image par image des films de Spielberg, de même que pour son aptitude à les décrire en détail, soulignant au passage la quasi-totalité des thèmes composant l'univers du cinéaste. Cependant, on doit du même coup dénoncer cette approche aveugle, parce que trop enthousiaste, qui lui fait confondre bien des choses lorsque vient l'heure des analyses.

Entre la spiritualité et le pastiche d'histoires puisées à même la Bible, il y a un océan que Godard essaie de franchir d'un pas de géant, noyant du même coup le sérieux de son entreprise. Que *Rencontres du troisième type* soit une copie presque conforme des *Dix Commandements*, voilà qui est une évidence. Même chose pour *E.T.*, qui emprunte à Jésus-Christ ses miracles, sa passion,

sa résurrection et son ascension. Mais de là à dire que « derrière l'apparente simplicité de l'intrigue, Spielberg cache bien son jeu, nous égare par ses diversions ludiques et aborde soudain des sujets en relation avec de grands courants philosophiques et religieux » (p. 72), il y a une marge. Cela même si Godard continue en affirmant que « souvent, parce qu'il ose en sourire, on refuse de voir qu'il traite des thèmes profondément spirituels », et que « derrière l'aventure exotique ou les féeries de banlieue, le cinéma de Spielberg nous emmène, à contre-courant, sur un terrain où on ne l'attendait pas » (toujours p. 72).

Spielberg n'est ni Tarkovski, ni Bergman et Jean-Pierre Godard devrait s'en apercevoir. C'est, d'ailleurs, Spielberg qui dément le plus directement la pseudo-analyse de l'auteur, puisque les propos du cinéaste obligent Godard à écrire qu'il faut se méfier des déclarations de Spielberg « lorsqu'il affirme ne vouloir qu'offrir le meilleur spectacle au

public ».

Il aurait fallu que Godard ait plus de discernement et qu'il explique avec quelle habileté Spielberg se sert d'éléments puisés à même la Bible pour mieux frapper l'imaginaire juéo-chrétien. Mais il confond tout en cherchant à prouver que les films du cinéaste portent en eux un discours transcendant. Dommage, car les exemples qu'il puise dans les films sont toujours pertinents. C'est la capacité de les interpréter qui fait défaut.

Admirateur inconditionnel de Spielberg, Godard ne fait pas suffisamment confiance à l'oeuvre et à ses qualités avouées et indéniables. Ce qu'il cherche à prouver, c'est que Spielberg est plus que le cinéaste le plus populaire du monde, plus que celui dont les films sont les plus efficaces. Il voudrait qu'il puisse battre Bergman et les autres sur leur propre terrain. Voilà une démarche tout à fait vaine : Spielberg a bien assez de mérite à être le meilleur sur le terrain du box-office.

ÉLOGE UNANIME DE LA CRITIQUE EUROPÉENNE DEPUIS SA PARUTION EN 1986

Vladimir Dimitrijević
PERSONNE DÉPLACÉE

Entretiens avec Jean-Louis Kuffer



PERSONNE DÉPLACÉE

de Vladimir Dimitrijević

L'exil décrit avec tout ce que cela suppose d'angoisse, de déception, de morcellement, l'exil injustement imposé certes mais, au-delà, dans une existence d'apatride, un achèvement par des retrouvailles fondamentales. Autour de l'éditeur se dresse une véritable famille d'êtres supérieurs, féconds, « exemplaires », c'est le monde des auteurs de l'Âge d'Homme.

220 p. — 13,95\$

Vladimir Dimitrijević

sera au Salon du Livre de Montréal au kiosque des éditeurs suisses et au kiosque de Guérin Éditeur.

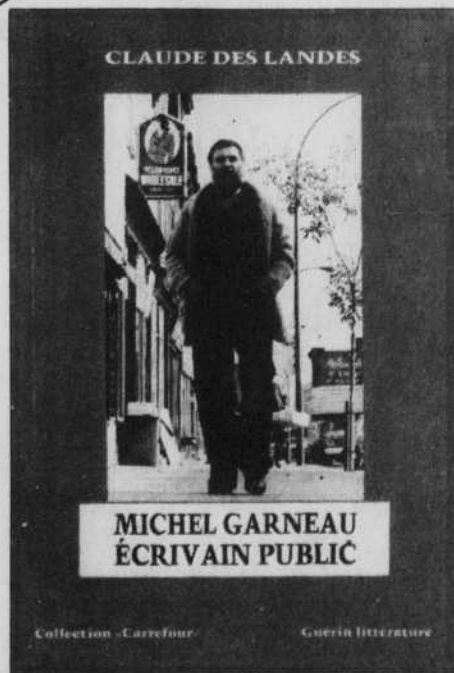
Une publication de
guérin littérature

Distribution exclusive: Québec Livres

NOUVELLE COLLECTION CHEZ GUÉRIN LITTÉRATURE Carrefour essais sur la littérature québécoise

VIENT DE PARAITRE

- Une interview exclusive
- Une présentation éclatante
- Une biographie nécessaire
- Une bibliographie complète à ce jour
- Un livre indispensable pour tous les amateurs de ce grand poète



la liberté s'annonce
chaque jour vive
et difficile
bien sûr bien sûr
et seule
et seule entreprise
qui engage tout entier
rayer vers celle des autres
travailler fort dans la sienne

Michel Garneau

192 p. — 12,95\$

En préparation:

POÉSIES COMPLÈTES (1955-1987)
de Michel Garneau

Un fort volume de 776 pages — à paraître le 4 décembre 1987

guérin littérature

Une famille dévorée par l'ennui et le néant de vies inutiles



Jean

E'thier-Blais

▲ Les carnets

A H ! les femmes, ces femmes écrivains, quel talent ! Ailleurs dans ces pages, Alice Parizeau et son oeuvre monumentale à la mesure de sa réussite (voir la recension de Jean-Roch Boivin en page D-3); et encore, *Francine d'Amour*. Son roman, *Les Dimanches sont mortels* (Guérin littérature, Montréal, 1987), vient de remporter le prix Guérin. Livre étonnant par l'écriture, la perspicacité, une étrange poésie, la mélancolie profonde, l'ironie. Et, surtout, par l'originalité, le ton. Poids lourd à porter qu'un premier livre de cette qualité. Il est évident que Francine d'Amour ne privilégie qu'un moyen d'expression, que ce moyen, c'est l'écriture, qu'elle a son monde bien à elle, l'univers des hommes et des femmes à la recherche d'eux-mêmes, qui ne deviendront jamais adultes, dévorés par l'ennui et le néant de vies inutiles. Je veux d'abord parler de l'ironie, qualité essentielle dans ce

genre de roman. Trois femmes, un homme. Un père, une mère, les deux filles. Deux autres hommes meublent le décor : Jean-Louis et Julien. Ils ne comptent pas. Ainsi, au bord de la mer, Jean-Louis raconte sa vie à sa belle-soeur Mathilde. Il lui dit tout, pour la première fois se sent un peu à l'aise avec elle. Il soupire d'aise. Soudain, il se rend compte que, pendant qu'il discutait, Mathilde écoutait la musique de son walkman. Jean-Louis n'existe tout simplement pas. Exit Jean-Louis. Exit tout, sauf le noyau familial, avec ses haïnes et ses souvenirs. Enfoncé, ce brave Mauriac ! Triomphe de Gide, avec son « Familles, je vous hais ». Milieu sombre, fait d'être repliés sur la douleur lancinante de vivre. Milieu insoutenable, si Francine d'Amour ne le décrivait sur le mode d'une ironie sourde, sous-jacente, constamment présente, jamais appuyée. L'anecdote du pauvre Jean-Louis en est un exemple.

Le père, Charles Dalpé, a soixante-quatorze ans; sa femme, Estelle, dix ans de moins que lui. Deux filles : Marie-Paule et Mathilde. Le dieu lare de cette maisonnée a nom alcool. Charles, historien, spécialiste de notre histoire (la seule que nous ayons vécue à part entière, celle du Régime français), qui a accumulé les ouvrages savants, autrefois vice-doyen, remercié sans tambour ni trompette, ne vit plus que pour l'alcool. Physiquement, il est à la merci de sa femme et de ses filles. Mais, du centre de lui-même, il les domine. Elles sont devenues les esclaves de son vieux corps pourrissant. Sa femme, peu à peu, s'adonne, elle aussi, à l'alcool, mais en secret. Secret de polichinelle. Mathilde, la cadette, une errante, est prête à franchir le pas et, dans sa solitude hargneuse, à se confier au seul ami valable, l'alcool toujours. Reste l'aînée, Marie-Paule. Elle donne dans les trucs à la mode, le *t'ai chi*, la thérapie de groupe, le freudisme, toutes niaiseries formant un mélange d'ennui insupportable. Une famille moderne montréalaise de la rue Oxford, quoi.

Dans la grande maison, où les deux filles rendent visite, chaque dimanche, à leur parents, les bouteilles se trouvent à chaque carrefour, cachées, mais présentes,

comme chez les primitifs, des amulettes qui éloignent les mauvais esprits. Ici, rhum et gin peut-être empêcheront la mort d'entrer dans la maison. Déjà, la mise en place des personnages est ironique, d'une ironie amère. Car il s'agit d'une prison, celle des sentiments, de l'égoïsme surtout, celle de la passion pour la dive bouteille. Ironie aussi dans la façon dont les personnages se conçoivent les uns les autres. Ils se connaissent tels qu'ils sont, en gros et dans le détail. L'ironie se loge dans la petite remarque perfide qui démolit une grande tirade d'auto-satisfaction. Elle se trouve aussi dans les yeux. Les femmes Dalpé n'ignorent rien de la force des oeillades. Une nuance dans un regard qu'on échange et patratras ! le château en Espagne s'écroule. Francine d'Amour maîtrise l'art de construire et de démolir, comme tout bon maçon qui, d'un coup d'oeil impeccable, juge l'équilibre d'un mur. Ce sera, pour le lecteur, l'un des plaisirs les plus subtils de ce livre (qui en recèle plusieurs) que de surprendre Francine d'Amour ironisant.

Mais il y a, aussi, la tendresse. L'ironie en est la fille, Francine d'Amour, sans s'apitoyer sur le sort de ce quatuor déliquescents, voue à ses personnages une affection qu'elle transmet, par on ne sait

Sans doute cela vient-il de ce que nous plongeons dans l'enfance des filles Dalpé, Marie-Paule vouée à être l'aînée, qui doit constamment plier devant sa cadette, dont les caprices sont des ordres. Étrange femme que cette Mathilde, dès l'enfance soucieuse de créer son personnage de drame, solitaire comme un loup et violente comme lui. Entre son père et elle, un pacte muet. Amour, mort, que sais-je ? Elle est la préférée de Charles Dalpé. Comme lui, elle est portée sur l'alcool. Elle comprend les pulsions frénétiques qui s'emparent du corps de ce vieillard, l'obligent à assouvir son besoin et le laissent abruti dans son fauteuil. Mathilde, au cours des longues veilles du dimanche, alors que sa mère et sa soeur lui confient le moribond, se repaît de ce spectacle de décrépitude. Quel est ce pacte ? La mort, puisque l'amour n'a pas été consommé. Les scènes de l'enfance qui se jouent entre Mathilde et son père sont marquées au coin de l'inceste. La religion, les bonnes manières, la crainte empêcheront le père et la fille d'en venir à l'acte, à la satisfaction du désir sous-jacent. Ne reste que la solution tragique et nous passons du quatuor au quintette : le père, la fille, l'amour, le désir, l'alcool. Enfin, au sextuor lorsque paraît la mort. Après la mort de Charles

quelle alchimie, à ses lecteurs. Dalpé (admirable fin et tombée du livre), Mathilde retrouvera-t-elle la paix ? A-t-elle jamais été en paix avec elle-même ? Pour le lecteur, c'est la catharsis, car cette mort, il l'entrevoit depuis le début, il la voyait se préciser et soudain, elle est là. Aux premières pages, Mathilde se prépare à aller retrouver, non pas un amant, mais son père. Aux dernières, elle quitte son père, après l'étreinte unique et ultime. Tout est dit, comme il devait l'être, selon la loi des forces profondes qui régissent en douceur nos comportements et qui, parfois, brisent les glaces.

Ironie. Tendresse. Style enfin. Francine d'Amour est un savant écrivain, dont la personnalité s'exprime entière par le langage. Un style descriptif qui obéit à la vision de la romancière. Car tout ici est vu, la nature, les ameublements, les lacets des routes; mieux encore, les monologues intérieurs, qui forment la trame de ce tapis multicolore, relèvent, non pas de la mémoire, mais du regard. Action, action. Les personnages de Francine d'Amour ne s'enfoncent pas dans la passivité. Rebelles de nature, ils agissent. Ils refusent le somnambulisme. Ils soulèvent les pages du livre, par l'intensité et la densité d'un style narratif maîtrisé. Cela relève presque du miracle.

Les best-sellers

Suite de la page D-1

difficultés ou un échec au plan affectif. Enfin, le (ou la) protagoniste revient sur son aventure pour en tirer une leçon.

Avez-vous reconnu *Le Matou* d'Yves Beauchemin, *Shogun* de James Clavell (qui récidive, ces temps-ci, avec *Ouragan*), *Les Mots pour le dire* de Marie Cardinal (qui vient de réapparaître dans la liste du D-VOIR et celle de *L'Express* avec *Les Grands Désordres*) ? Le scénario type ci-dessus évoque-t-il le monde de Louis-Martin Tard (*Il y aura toujours des printemps en Amérique*), d'Arlette Cousture (*Les Filles de Ca-*

leb) ou de Danielle Steel (*La Maison des jours heureux*) ?

Etes-vous, chers lecteurs et acheteurs de best-sellers, du même avis que Marceline Claudais pour qui *Des cerisiers en fleurs*, c'est si joli ! ? Peut-être comprendrez-vous votre comportement de consommateurs en lisant la recension qu'en fait, en page D-2, Denis Saint-Jacques. Si l'on en juge par le ton... disons mystifié avec lequel il aborde le phénomène Claudais, son Groupe des best-sellers a évidemment encore beaucoup de (petits) pains (chauds) sur la planche, plusieurs vendredis après-midi à se pencher sur les arcanes de la consommation littéraire.

— Marc Morin

Ronald Lavallée

Suite de la page D-1

vait sur des terres ayant appartenu aux métiis, on glorifiait leur passé, leur culture, leurs traditions, mais rien ne nous faisait plus honte que d'être confondus avec les métiis par les anglophones, explique-t-il en entrevue. C'était l'injure suprême ! Je lisais, dans les livres d'école, que les Canadiens français avaient été plus justes envers les métiis et les Amérindiens, mais je voyais bien, en regardant autour de moi, que notre attitude envers nos cousins métiis n'était pas plus égalitaire ni fraternelle. Il semblait y avoir une scission totale entre la manière dont on traitait les métiis historiques qui étaient, semble-t-il, de grands héros, et ceux qui vivaient encore avec nous, qu'on exploitait et méprisait. Alors, tout naturellement, j'en suis venu à écrire ce livre sur les origines des rapports ambigus entre les Canadiens français, les Canadiens anglais et les métiis.

Tchipayuk (terme qui signifie « revenant ») raconte l'histoire d'une destinée exemplaire. Askik, le personnage principal du roman, vit les premières années de son enfance dans le Nord-Ouest du pays, avec sa famille, en nomade imprégné des traditions métiisses. De très belles pages sur une campagne de chasse aux bisons font regretter ces temps anciens. Mais bientôt, son père étant presque devenu un esclave pour la Compagnie de la baie d'Hudson, Askik est pris en charge par une famille québécoise qui lui assure une bonne éducation à Montréal. Là, Askik pense avoir fui son monde de misère et de peur. Mais il apprend très vite qu'il reste un Indien métiis, donc voué à être un serviteur pour les Blancs. Après maintes aventures et péripéties, il retourne dans son pays, désillusionné et abattu. Mais il y a peut-être un espoir nouveau pour son peuple opprimé par les Anglais et les Français. Cet espoir, on l'entrevoit à la fin du roman : c'est que le Canada devienne une terre d'asile et de paix pour tous les peuples de la terre. On comprend, après la lecture de ce livre, la honte qu'on ressent aujourd'hui devant les Amérindiens; ces derniers nous rappellent trop que nous sommes les agresseurs.

Sans vouloir jouer les redresseurs de torts et nous donner mauvaise conscience, Ronald Lavallée décrit ce passé très récent pour qu'on ne l'oublie pas. Comment cette belle et affreuse histoire de notre honte est-elle parvenue à un éditeur français ? « Tout simplement parce que j'ai envoyé cinq manuscrits (trois à des éditeurs québécois et deux à des éditeurs français) et c'est Albin Michel qui m'a répondu en premier. L'éditeur m'a proposé d'enlever 200 pages et j'ai accepté sur-le-champ. J'avais travaillé sept ans sur ce livre : une année complète de recherches dans les archives; cinq de composition et une de réécriture. Je ne voulais plus rien savoir. »

Tout ce travail d'écriture ne se re-

marque pas à la lecture, tellement la prose de Ronald Lavallée semble couler de source. On suit l'histoire d'Askik avec frénésie pour en savoir le dénouement et on s'imprègne des majestueux paysages de l'époque. Du bon travail. Ronald Lavallée a toujours été premier de classe en composition et cela se comprend à la lecture de son premier roman.

— Guy Ferland

Astérix appartient à ses lecteurs

PIERRE CAYOUILLE

RICHE et célèbre, l'irréductible Albert Uderzo court toujours. Il aurait pourtant pu s'arrêter depuis longtemps. Foutre enfin la paix aux Romains et aux

sangliers. Dormir sur sa fortune et se réfugier dans une coquille lunaire.

Non. Il a plutôt choisi de poursuivre l'oeuvre qu'il avait entreprise en 1961 avec le scénariste René Goscinny, décédé en 1979.

Pourquoi ? D'abord, parce que



je sens une responsabilité vis-à-vis ces millions de lecteurs qui ont fait ma fortune. Et puis aussi parce que je possède maintenant ma propre maison d'édition et que je veux relever ce défi », dit Albert Uderzo.

Il vient de publier, cet automne, *Astérix chez Rahazade*, le 28e album depuis la naissance d'Astérix en 1961. Le quatrième depuis la mort de René Goscinny.

De cette mort de son vieux complice, Uderzo a beaucoup souffert. « Durant les sept ou huit mois qui suivirent, j'ai songé à abandonner Astérix. À ma première souffrance d'avoir perdu un ami, s'ajoutait une seconde, aussi blessante, celle de lire tous ces journaux qui annonçaient la mort d'Astérix, se souvient Uderzo.

« Puis, peu à peu, poursuivit-il, j'ai reçu des lettres de lecteurs qui m'encourageaient à poursuivre. C'est alors que j'ai compris que ce personnage n'appartenait ni à Goscinny, ni à moi. Il appartient à ses

millions de lecteurs à travers le monde. »

Plus qu'un personnage de bande dessinée, Astérix se veut, en effet, un phénomène social et ce, depuis plus de 20 ans. Au début, en 1961, l'humour jugé « trop intellectuel » de Goscinny et Uderzo avait rebuté les éditeurs. Quatre ans plus tard, ce fut le tabac. Dès 1965, le célèbre Gaulois fit la Une de *L'Express*. L'an prochain, on prévoit atteindre le chiffre de 200 millions d'albums vendus.

Le dernier titre a été traduit en 16 langues et tiré à plus de sept millions d'exemplaires.

Paralysant pour un créateur que de se sentir lu et attendu par deux générations de lecteurs ? « Assurément, répond Uderzo. Mais je prends mon temps et je laisse s'écouler plus de temps entre les parutions, afin d'attiser le désir. D'autant plus que je n'ai plus la force de produire deux albums par an, comme René et moi le faisions autrefois. »

Il avoue, par ailleurs, aimer de plus en plus son rôle de scénariste. « Avec le temps, dessiner est devenu machinal et je trouve plus de plaisir à écrire », avoue-t-il.

ALBERT UDERZO, désormais seul « maître » d'Astérix, participe au Salon du livre de Montréal.

Photo Jacques Grenier

GRAND CONCOURS ÉTAT DU MONDE 1987-1988

Découvrez le nouvel ÉTAT DU MONDE et courez la chance de gagner l'un des 30 prix offerts!

Participez dès maintenant en vous procurant un bulletin de participation et le règlement chez votre librairie participant ou aux Éditions du Boréal.

► PREMIER PRIX:

deux billets d'avion vers n'importe quelle destination (sauf Bangkok) desservie directement par

Canadien

La valeur du prix dépend de la destination choisie.

► DEUXIÈME PRIX:

deux billets d'avion vers n'importe quelle destination sur le continent nord-américain, desservie directement par

Canadien

La valeur du prix dépend de la destination choisie.

► Du 3e au 20e prix:

des lots de livres des Éditions du Boréal, d'une valeur de 82,35\$

► Du 21e au 30e prix:

des jeux questionnaires LE DOCTE RAT, d'une valeur de 32,95\$

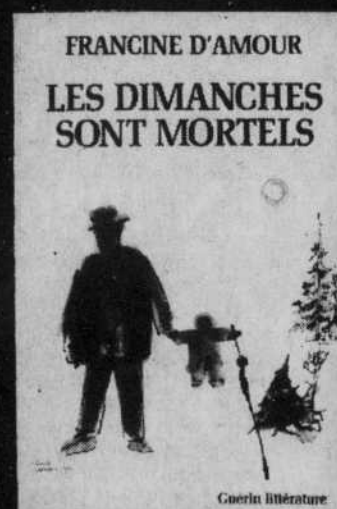
Ce concours est organisé par les

ÉDITIONS DU BORÉAL

avec la participation de

Canadien LE DEVOIR **at 98.5** **BORÉAL**

Faites-vous plaisir! Offrez-vous un livre dédié



GRAND PRIX LITTÉRAIRE GUÉRIN 1987

Les dimanches sont mortels de Francine D'Amour

« Un roman implacable et d'une justesse de ton sans faille. »

Gilles Archambault

« Un récit d'une grande simplicité et d'une profondeur émouvante... dans une langue très pure et très belle. »

Marcel Dubé

186 pages — 12,95 \$

AUTRES ESSAIS, ROMANS ET NOUVELLES

- **IDÉAL STANDARD** de Michel Bélair
- **UN JOUR À VAUDOR** de Jacques Rioux (Prix Guérin 1986)
- **L'ÉTÉ SERA CHAUD** de Suzanne Paradis
- **MADAME BOURDON** L'Histoire véritable de la France nouvelle de Paule Sainte-Marie
- **LES INTERDITS** de Daniel Marcoux
- **NOTRE-DAME DU COLPORTAGE** de Georges Cartier
- **PERSONNE DÉPLACÉE** de Vladimir Dimitrijevic

Venez rencontrer les auteurs au Salon du Livre de Montréal

Guérin littérature

Distributeur exclusif: Québec Livres

STAND GUÉRIN ÉDITEUR (402-403-404-405)